

D'ANTOINE HAMILTON,

AVEC LA SUITE

DES FACARDINS ET DE ZENEYDE,

Pierre - Marc - Gaston

PAR M. DE LÉVIS.

TOME PREMIER.



PARIS,

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

rue Saint-André-des-Arcs, n^o. 55.

M. DCCC. XIII.

1. 01. 2823

HISTOIRE

D'É

FLEUR D'ÉPINE.

DERNIÈRE NUIT.

LA belle et malheureuse Schéhérazade, par ce récit, avoit fini la neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième nuit depuis son mariage; et le sultan, fidèle à sa prudente habitude, étoit sorti du lit avant le jour, pour se rendre au conseil avant ses ministres.

Dès qu'il fut sorti, Dinarzade, qui, quoiqu'un peu prompt, étoit la meilleure fille du monde, se mit à dire à la sultane : Vous avez beau dire, ma sœur, il faut que vous soyez la plus sotte bête de l'univers, sauf le respect de votre rang, de votre érudition et de votre belle mémoire, pour vous être avisée de rechercher en mariage un animal d'empereur qui, depuis deux ans que vous lui contez des fables, ne s'est avisé d'autre chose que de les écouter; et des fables qui ne seroient rien sans la manière vive et légère dont vous les contez. Cependant je vous vois à la fin de votre recueil, et par conséquent bientôt à la fin de vos

jours. L'histoire que vous venez de lui conter est si misérable, qu'il n'a fait que bâiller, et moi aussi, pendant ce long récit. Ma patience à vous tenir compagnie depuis si long-temps est une preuve suffisante de ma tendresse; mais je n'en puis plus, et vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je m'absente cette nuit pour donner audience au prince de Trébizonde; s'il s'ennuie auprès de moi, du moins ne me coupera-t-il pas la tête pour avoir passé la nuit sans lui faire un conte. Je vous conseille donc d'amuser votre benêt de mari par celui de la Pyramide et du Cheval d'or, qui vaut tous ceux que vous lui avez faits. Je ne manquerai pas de me rendre ici le lendemain; et; dès que le sultan se sera mis au lit, avant que de vous y mettre, jetez-vous à deux genoux; feignez quelque subite indisposition, et conjurez bien humblement ce vilain bourreau de trouver bon que je l'entretienne pour la dernière fois au lieu de vous: dites-lui bien que c'est pour la dernière fois, puisque vous ne demandez cette grâce qu'à condition que, si l'histoire que je lui conterai n'est pas plus extraordinaire que toutes celles que vous lui avez faites, il n'aura qu'à vous étrangler dès le lendemain; mais aussi qu'il vous donnera la vie en cas qu'il m'interrompe avant la fin de mon récit. Je crois qu'il ne refusera pas ces conditions; car vous savez qu'il est tellement attentif, quelques pauvretés qu'on lui dise, qu'il ne vous a jamais interrompue dans aucun de vos contes.

Ces conventions auroient alarmé toute autre ; mais la merveilleuse Schéhérazade , à qui l'étude de la philosophie avoit appris à ne point craindre la mort , y consentit.

Elle amusa donc son seigneur pendant la dernière des mille nuits par le conte du Cheval d'or et de la Pyramide ; et , dès que la suivante fut venue , que le sultan se fut mis au lit , et qu'elle eut obtenu que sa sœur parleroit pour elle aux conditions que nous venons de dire , la prudente Dinarzade les fit signer au prince , et commença son récit de cette manière :

Très illustre , très religieux et très clément empereur , qui , n'écoutant que les lois de la justice et la bonté de votre naturel , étranglez toutes vos femmes en haine de la première , et qui , noblement irrité de ce que tant de nègres et de muletiers étoient au service de cette impératrice d'heureuse mémoire , sacrifiez tant de beautés innocentes à la mémoire d'une beauté coupable , que diriez-vous , seigneur , vous qui passez pour le plus secret de tous les princes , et dont les ministres sont les plus impénétrables de tous les ministres , que diriez-vous de votre esclave si elle vous informoit de ce qui s'est aujourd'hui passé dans votre conseil ? Tarare ! dit le sultan. C'est justement cela , poursuivit Dinarzade , et vous l'allez voir par ce récit : écoutez-moi bien , et surtout souvenez-vous de votre promesse.

HISTOIRE DE FLEUR D'ÉPINE.

A deux mille quatre cent cinquante-trois lieues d'ici est un certain pays qui s'appelle Cachemire, beau par excellence. Dans ce pays régnoit un calife. Ce calife avoit une fille, et cette fille un visage; mais on souhaita plus d'une fois qu'elle n'en eût jamais eu. Sa beauté fut supportable jusqu'à quinze ans; mais à cet âge on ne pouvoit plus y durer: c'étoit la plus belle bouche du monde; son nez étoit un chef-d'œuvre; les lis de Cachemire, mille fois plus blancs que les nôtres, paroisoient sales auprès de son teint; et la rose nouvelle paroisoit impertinente lorsqu'elle paroisoit auprès de l'incarnat de ses joues.

Son front étoit unique en son espèce, à l'égard de la forme et de l'éclat; sa blancheur étoit relevée par une pointe que formoient des cheveux plus noirs et plus brillants que du jais, ce qui lui avoit fait donner le nom de Luisante: le tour de son visage sembloit fait pour l'assemblage de tant de merveilles; mais ses yeux gâtoient tout.

Personne n'avoit pu les regarder assez longtemps pour en démêler la couleur; car, dès qu'on rencontroit ses regards, on croyoit être frappé d'un éclair.

A l'âge de huit ans, le calife, son père, avoit coutume de la faire venir pour se mirer dans son

HISTOIRE DE FLEUR D'ÉPINE. 151

ouvrage et pour faire dire mille pauvretés à ses courtisans sur ses jeunes attraits ; car dès-lors on éteignoit les bougies au milieu de la nuit, et il ne falloit point d'autre lumière que celle de ses petits yeux. Mais tout cela n'étoit, comme on dit, que jeux d'enfants : ce fut quand ses yeux eurent pris toute leur force qu'il n'y eut plus de raillerie auprès d'elle.

La florissante jeunesse de la cour y périssoit misérablement ; et l'on portoit chaque jour en terre deux ou trois de ces petits'maîtres qui s'imaginent qu'il n'y a qu'à lorgner quand on trouve de beaux yeux ; ainsi, quand c'étoient des hommes qui la regardoient, le feu passoit subitement des yeux jusqu'au fond du cœur, et en moins de vingt-quatre heures on mouroit, prononçant tendrement son nom, et remerciant humblement ses beaux yeux de l'honneur qu'on avoit de mourir de leurs coups.

A l'égard du beau sexe, il en alloit autrement. Celles qui ne rencontroient ses regards que de loin en étoient quittes pour un éblouissement qui duroit toute la vie ; mais celles qui servoient auprès de sa personne payoient cet honneur un peu plus cher ; sa dame d'atours, quatre filles d'honneur et leur vieille gouvernante en étoient tout-à-fait aveugles.

Les grands du royaume, qui voyoient éteindre l'espoir de leurs familles par le feu que cet éclat fatal allumoit, supplièrent le calife de vouloir re-

médier à un désordre qui privoit leurs fils du jour, et leurs filles de la lumière.

Le calife fit assembler son conseil pour voir ce qu'il y auroit à faire ; son sénéchal y présidoit, et ce sénéchal étoit le plus sot homme qui eût jamais présidé. Le calife n'avoit eu garde de manquer à faire son premier ministre d'une tête comme celle-là.

Dès que l'affaire fut proposée, le conseil fut partagé sur les expédients.

Les uns furent d'avis de mettre Luisante dans un couvent, soutenant qu'il n'y auroit pas grand mal quand trois ou quatre douzaines de vieilles religieuses avec leur abbesse perdroient la vue pour le bien de l'Etat ; d'autres dirent qu'il falloit, par lettre de cachet, lui fermer les yeux jusqu'à nouvel ordre ; quelques-uns proposèrent de les lui faire crever si adroitement, qu'elle n'en sentiroit aucun mal, et s'offrirent d'en donner le secret.

Le calife, qui aimoit tendrement sa fille, ne goûta aucun de ces conseils ; son sénéchal s'en aperçut ; il y avoit une heure que le bon homme pleuroit ; et commençant sa harangue avant que d'essuyer ses yeux : Je pleurois, sire, dit-il, la mort de mon fils le comte, gentilhomme d'épée, à qui elle n'a de rien servi contre les regards de la princesse ; on le mit hier en terre : n'en parlons plus ; il est aujourd'hui question du service de votre majesté, il faut oublier que je suis père pour me souvenir que je suis sénéchal.

Ma douleur ne m'a pas empêché d'écouter les conseils qu'on vient de vous donner; et, n'en déplaise à la compagnie, je les trouve tous impertinents. Voici le mien :

J'ai depuis quelque temps un écuyer chez moi : je ne sais ni d'où il vient, ni ce qu'il est; mais je sais bien que, depuis qu'il est avec moi, je ne me mêle plus des affaires de la maison : c'est un démon qui sait tout; et, quoique j'aie l'honneur d'être votre sénéchal, je ne suis qu'une bête auprès de lui; ma femme me le dit tous les jours.

Or, si votre majesté trouvoit bon de le consulter sur une affaire aussi difficile que celle-ci, je me persuade qu'elle en auroit contentement. Volontiers, mon sénéchal, dit le calife, d'autant que je serois bien aise de voir un homme qui eût plus d'esprit que vous.

On l'envoya chercher; mais il refusa de venir qu'on n'eût renfermé la princesse et ses beaux yeux. Eh bien, sire! dit le sénéchal, que vous avois-je dit? Oh! oh! dit le calife, il en sait beaucoup; qu'on le fasse venir, il ne verra point ma fille. Il ne fut pas long-temps à venir : il n'étoit ni bien ni mal fait; cependant il avoit quelque chose d'agréable dans l'air, et d'assez fin dans la physionomie.

Parlez-lui hardiment, sire, dit le sénéchal; il entend toutes sortes de langues. Le calife, qui ne savoit que la sienne, et même assez vulgairement, après avoir quelque temps rêvé pour trouver un

tour spirituel : Mon ami , lui dit-il , comment vous appelez-vous ? Tarare ! répondit-il. Tarare ! dit le calife. Tarare ! dirent tous les conseillers. Tarare ! dit le sénéchal. Je vous demande , dit le calife , comment vous vous appelez. Je le sais bien , sire , répliqua-t-il. Eh bien ? dit le calife. Tarare , dit l'autre , en faisant la révérence..... Et pourquoi vous appelez-vous Tarare ?..... Parce que ce n'est pas mon nom. Et comment cela ? dit le calife. C'est que j'ai quitté mon nom pour prendre celui-là , dit-il ; ainsi je m'appelle Tarare , quoique ce ne soit pas mon nom. Il n'y a rien de si clair , dit le calife ; et cependant j'aurois été plus d'un mois à le trouver. Eh bien ! Tarare , que ferons-nous à ma fille ? Ce qu'il vous plaira , répondit-il.

Mais encore ? poursuivit le calife. Tout ce qu'il vous plaira , disoit toujours Tarare.

Bref , dit le calife , mon sénéchal m'a dit qu'il falloit vous consulter sur le malheur qu'elle a de tuer ou de rendre aveugles tous ceux qui la regardent. Sire , dit Tarare ,

La faute en est aux dieux qui la firent si belle,
Et non pas à ses yeux.

Mais , si c'est un malheur que d'avoir de beaux yeux , voici , selon mon petit jugement , ce qu'il faudroit faire pour y remédier. La magicienne Serène sait tous les secrets de la nature ; envoyez-lui quelque bagatelle d'un million ou deux ; et , si elle ne vous enseigne un remède pour les yeux de

la princesse, vous pouvez compter qu'il n'y en a point. En attendant, je serois d'avis qu'on imaginât quelque coiffure d'un beau vert pour y enfermer les cheveux de Luisante; car, je me trompe fort, si leur éclat, joint à celui de ses yeux, n'est en partie cause que ses regards sont si dangereux; et, pour lever tous les obstacles, ce sera moi, si votre majesté le trouve bon, qui consulterai la magicienne de votre part, puisque je sais sa demeure.

Le calife le trouva fort bon. Tarare fut chargé d'une bourse de diamants brillants, et d'un demi-boisseau de grosses perles pour Serène, et se mit en chemin malgré les regrets de madame la sénéchale.

Son voyage fut d'un mois, pendant lequel les yeux de Luisante firent plus de mal que jamais. Elle n'étoit pas accommodée de la coiffure verte: ce n'est pas qu'elle n'eût un peu amorti l'éclat de ses yeux; mais en même temps son teint en avoit pris une légère teinture, qui la mit dans une telle colère, qu'elle la jeta au nez de sa dame d'atours, après l'avoir arrachée; et ses yeux en étoient devenus plus méchants que jamais.

Le calife faisoit faire et processions et prières publiques pour qu'il plût au ciel de regarder en pitié son pauvre peuple, ou d'empêcher que sa fille ne le regardât, quand Tarare revint: et voici ce qu'il dit au calife, séant en son conseil:

Sire, la magicienne Serène vous fait ses compliments; mais elle vous remercie de votre présent,

dont elle ne veut point : elle dit qu'elle a le secret de rendre les yeux de la princesse aussi traitables que ceux de votre majesté, sans leur rien ôter de leur éclat, pourvu que vous lui fournissiez quatre choses. Quatre ! dit le calife ; quatre cents, si elle veut, et..... Doucement, si il vous plait, sire, dit Tarare. La première de ces choses est le portrait de Luisante ; la seconde, Fleur d'Épine ; l'autre, le Chapeau lumineux ; et la dernière, la jument Sonnante. Que diable est-ce que tout cela ! dit le calife. Je vais vous l'apprendre, sire.

Serène a une sœur qui s'appelle Dentue, presque aussi savante qu'elle ; mais, comme son art ne lui sert qu'à nuire, elle n'est que sorcière ; au lieu que l'autre est une honnête magicienne. Or la sorcière enleva la fille de Serène, quand elle n'étoit qu'un enfant : mais à présent qu'elle est grande, elle la tourmente nuit et jour pour lui faire épouser un petit monstre de fils qu'elle a. C'est cette fille qui s'appelle Fleur d'Épine, et qui est au pouvoir de la sorcière : elle a de plus un chapeau si chargé de diamants, et ces diamants sont si brillants, qu'ils jettent autant de rayons que le soleil. Outre tout cela, elle a une jument qui, à chaque crin, a une sonnette d'or, dont le son est si harmonieux qu'on entend une musique ravissante dès qu'elle remue.

Voilà, sire, les quatre choses que vous demanda Serène, vous avertissant que, quiconque se mettroit en devoir de les enlever à Dentue, il seroit

comme impossible qu'il ne tombât entre ses mains , et que toutes les puissances de la terre ne le sauveroient pas s'il y étoit une fois.

Le calife et son conseil se mirent à pleurer , voyant , par la dureté de ces conditions , qu'il n'y avoit point de remède à leurs maux. Tarare en fut attendri ; et s'adressant au califé : Sire , dit-il , je connois un homme qui seroit capable de fournir la première demande , s'il l'entreprendoit.

Quoi ! dit le calife , peindre ma fille ! et qui est le fou qui oseroit entreprendre une chose impossible ?

Tarare ! répondit l'autre. Tarare ! dit le calife. Tarare ! dit le sénéchal avec tout le conseil ; et Tarare ! enfin s'écrièrent tous les galopins qui jouoient dans la cour du palais.

Sire , dit le sénéchal , s'il l'entreprend , il en viendra à bout. Et , quand cela seroit , dit le calife , qui entreprendra le reste ? Moi , dit le téméraire Tarare , mais à condition que , lorsqu'on me nommera par hasard , on me laissera en repos sans se renvoyer mon nom les uns aux autres , comme autant d'échos ; et que , quand la princesse sera dans l'état que vous la souhaitez , il lui sera permis de choisir tel époux qu'il lui plaira.

Le calife lui en donna sa parole ; et le sénéchal , qui aimoit à travailler , lui en expédia des lettres patentes.

On étoit en peine de la manière dont il s'y prendroit pour peindre un visage qu'on ne pou-

voit regarder sans en mourir : on en fut bientôt éclairci.

C'étoit un homme qui avoit beaucoup voyagé, et qui trouva dans les curieuses remarques qu'il avoit faites sur chaque pays, que dans celui des éclipses les gens du pays ne faisoient que teindre un morceau de verre de quelque couleur sombre pour regarder impunément le soleil.

Il se fit, sur cette idée, des lunettes d'un verre fort obscur; et, les ayant essayées contre le soleil en plein midi, il se rendit chez Luisante avec ce qu'il falloit pour la peindre.

Cette témérité la surprit; et, pour l'en punir, elle ouvrit tant qu'elle put ses beaux yeux : mais ce fut en vain; car, après avoir examiné toutes les merveilles de sa beauté à l'abri de ses lunettes, il se mit à la peindre.

Personne, dans cet art, ne le surpassoit, quoiqu'il n'en fit pas profession. Son goût étoit de la dernière délicatesse pour tout; mais personne ne se connoissoit si bien en beauté; cependant celle de Luisante ne fit point dans son cœur le progrès qu'il avoit cru. Sa taille étoit moins parfaite que son visage; cela le garantit quelque temps; mais il fallut céder à la fin : ce fut alors qu'il mit en usage tout l'agrément de son esprit pour lui plaire. Elle ne fut pas insensible aux louanges qu'il donnoit à sa beauté, tandis que, sous prétexte de l'égayier pendant une occupation où la vivacité s'assoupit d'ordinaire, il lui faisoit des récits si

agréables de ses voyages, qu'elle l'auroit écouté toute sa vie. Le peu de brillant de sa figure n'empêcha pas celui de son esprit de faire le même effet que s'il eût été le mieux fait de tous les hommes.

Elle l'aima donc, et fut fâchée que son portrait fût sitôt fini : mais elle le fut bien plus quand il fallut partir pour une aventure aussi périlleuse que celle qu'il entreprenoit.

Elle lui dit en partant qu'il alloit travailler pour lui-même en s'exposant pour elle, puisque, s'il réussissoit, il lui seroit libre de se choisir un époux ; et, s'il ne réussissoit pas, qu'elle n'en choisiroit jamais.

En ce temps-là, dès qu'une beauté se sentoit de la tendresse ; elle se hâtoit de le dire, et les princesses en étoient tout aussi pressées que les autres. Tarare se jeta dix ou douze fois à ses pieds pour lui marquer un transport qu'il ne sentoit pas : il s'étonna de trouver son cœur si peu rempli de son bonheur ; car il sentoit bien qu'il n'aimoit pas tant qu'il le disoit.

Le portrait de Luisante fut l'admiration de toute la cour ; il étoit si vivement peint, qu'on avoit peine à soutenir ses regards, quoique ce ne fût qu'en peinture. Tarare découvrit au calife le secret dont il s'étoit servi pour peindre sa fille, et lui laissa ses lunettes pour la voir de temps en temps, lui recommandant que ce fût rarement, de peur d'accident ; mais le calife ne profita pas de cet avis, et s'en trouva mal.

On lui offrit, pour faciliter son entreprise, de l'argent, et même des troupes; mais il refusa l'un et l'autre, se recommanda seulement à la fortune, et se mit en chemin sans autre secours que celui de son courage et de son industrie.

Tant qu'il fut sur les terres de Cachemire, ce ne furent que plaisirs : les fleurs naissoient sous ses pas; les pêches et les figues lui tomboient dans la bouche dès qu'il levoit la tête; les melons les plus rares s'offroient à lui de tous côtés; un printemps continuel rendoit l'air doux et le ciel serein. Avoit-il besoin de repos; un vaste oranger lui présentoit, le long d'un coulant ruisseau, son ombre fraîche et délicieuse, tandis que les oiseaux, l'endormoient par les airs du monde les plus tendres; car il n'y avoit pas un rossignol dans tout le royaume qui ne sût la musique, ni une fauvette qui ne chantât à livre ouvert. Mais, dès qu'il eut passé les montagnes qui enferment de tous côtés ce charmant pays, il ne trouva que des déserts ou des bois pleins de bêtes si sauvages, que les tigres et les léopards ne sont que des moutons auprès d'elles.

Il falloit cependant traverser ces forêts pour arriver à la demeure de Dentue.

On eût dit que ces maudites bêtes savoient son dessein; car, au lieu de prendre la peine de venir à lui, elles ne firent que s'étendre à droite et à gauche : trois hydres, dix rhinocéros, et quelques demi-douzaines de griffons se mirent sur son passage.

Il savoit assez bien la guerre : ainsi , après avoir examiné leur contenance, il jugea de leur dessein ; et, comme la partie n'étoit pas égale, il eut recours au stratagème.

Il attendit que la nuit fût venue, faisant bon guet autour de son camp ; et, environ vers la seconde veille, ayant fait un fagot des branches les plus sèches qu'il put trouver, il y mit le feu avec un fusil, le mit au bout d'une longue perche, et marcha droit aux ennemis. Il sentoit bien qu'il n'aimoit pas assez pour oser invoquer la belle Luisante ; ainsi, sans se recommander à sa divinité, le fier Tarare donna tête baissée dans une des plus rudes aventures qu'on pût tenter.

Il n'y a point de bêtes sauvages qui soient à l'épreuve du feu ; dès que celles-ci virent la lueur du fagot ardent, elles commencèrent à s'ébranler ; il s'en aperçut, poussa de grands cris ; et, les ayant écartées, il se trouva hors du bois à la pointe du jour.

Il n'osa se reposer près d'un lieu si dangereux, quoiqu'il en eût grand besoin. Le soleil se levoit, et ses premiers rayons lui firent découvrir quelque chose de brillant au milieu d'un petit sentier ; il suivit ce sentier ; mais, après avoir long-temps marché pour arriver à ce qu'il voyoit, cela lui parut toujours à la même distance. Il fut contraint de s'asseoir de chagrin et de lassitude ; et, dès qu'il fut sur l'herbe ce qu'il avoit vu s'éleva dans l'air, et le plus bel oiseau du monde se vint poser

sur un buisson à quatre pas de lui. Les plumes de ses ailes étoient or et azur, le reste couleur de feu et blanc; son bec et ses ongles étoient d'or; il avoit la figure d'un perroquet, hors qu'il paroissoit un peu plus gros.

Tarare, qui le considéroit attentivement, fut charmé de sa beauté : quelque chose de plus que la curiosité le pressoit d'en approcher; mais il eut peur qu'il ne s'envolât.

Le perroquet n'y songeoit pas; car, après avoir quelque temps cherché dans le buisson, il en tira un petit sac qu'il mit à terre; et, l'ayant délié fort adroitement, il en sortit une pincée ou deux de sel, qu'il se mit à becqueter, après l'avoir éparpillé de ses pieds.

Perroquet, mon cœur, dit Tarare, n'en mangez pas, cela vous fera mal. Le perroquet fit un éclat de rire, en le regardant pourtant fort sérieusement. Mon Dieu! poursuivit l'autre, que voilà un aimable perroquet! Mais que dis-je? un perroquet! c'est un phénix..... Tarare! dit le perroquet, et il s'envola.

Tarare, l'ayant perdu de vue, ramassa le sac de sel, et se mit en chemin le long du sentier où il étoit : il espéra que l'oiseau reviendrait à lui, puisqu'il emportoit sa nourriture. Je ne comprends pas, disoit-il, ce qui peut l'avoir effarouché : mais d'où vient que, jusqu'aux oiseaux, tout répète Tarare, dès qu'on l'entend prononcer? Celui-ci l'a pourtant dit de lui-même; mais pour-

quoi me suis-je avisé de prendre ce nom en quittant le mien ? Est-ce pour l'aventure des pies ? Mais personne ne m'en croira , quand je la conterois toute ma vie ; et je ne sais si je la dois croire moi-même qui l'ai vue.

Il marcha la plus grande partie du jour par des lieux stériles et inhabités , s'entretenant de mille différentes pensées , auxquelles Luisante avoit souvent part : mais elle n'occupoit point son souvenir par ces longues et agréables rêveries où l'on aime à se perdre quand on aime passionnément , dans ces beaux châteaux en l'air où les souhaits sont incomparablement mieux logés que le bon sens.

La nuit approchoit ; il n'en pouvoit plus de lassitude et de faim , lorsque , tournant les yeux de toutes parts , il aperçut une méchante chaumière au milieu de quelques broussailles ; il y trouva un bon petit vieillard et sa femme ; du reste , toutes les apparences d'un triste repas et d'un mauvais gîte : mais , ayant bien autre chose dans la tête que le faste ou la bonne chère , il résolut d'y passer la nuit. Il fut bien reçu ; car il leur donna plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour acheter toute la maison. Le fils du logis arriva bientôt après ; jeune gentilhomme aussi délabré qu'on en pût voir.

Il ramenoit deux misérables chèvres , qui se mêlèrent à la compagnie , n'y ayant point d'autre appartement pour elles. Tarare prit de ces pauvres

gens tout ce qu'ils lui purent donner de lumières pour l'entreprise qu'il méditoit. Dès que le jour parut, ayant changé d'habit avec le fils, il s'en couvrit, se mit un emplâtre sur la moitié du visage, acheta les chèvres, et, sans oublier son sac de sel, se mit en campagne. Il adressa ses pas vers l'endroit d'où on lui dit à peu près qu'il verroit le palais de la sorcière : mais ses hôtes lui conseillèrent de n'y pas aller, à moins qu'il n'y eût bien affaire.

Il n'eut pas marché long-temps, qu'il entendit une espèce d'harmonie qui devenoit plus mélodieuse à mesure qu'il en approchoit : il se douta de ce qui la causoit ; et, chassant encore quelque temps ses chèvres devant lui, tandis qu'il observoit tout ce qu'il y avoit aux environs, il s'arrêta dans un petit bocage au travers duquel couloit un agréable ruisseau.

Le voisinage d'un lieu dangereux, et l'approche d'une aventure téméraire, lui causèrent quelques réflexions ; ces réflexions, quelque émotion, mais ni crainte ni repentir.

Il se disoit sans cesse :

Ce n'est rien qu'entreprendre, à moins que l'on n'achève ;
 Et quand je devrois succomber,
 Il est beau qu'un mortel à Luisante s'élève ;
 Il beau même d'en tomber.

Et un moment après :

Si je l'entreprends en vain,
 Je ne saurois périr pour un plus beau dessein.

Tandis qu'il se fortifioit ainsi par toutes les magnanimités d'opéra qui lui venoient en tête, il vit arriver une personne qui s'empara de toute son attention. A sa fraîcheur, on l'eût prise pour l'aurore d'un jour d'été; à sa taille, pour la mieux faite des déesses; et à sa grâce, pour toutes les grâces assemblées dans une personne.

Elle étoit très simplement vêtue; mais un arrangement naturel que soutenoit un air de propreté la paroît tellement en dépit de ses habits, qu'elle lui parut quelque princesse déguisée.

Il la regarda trois fois depuis les pieds jusqu'à la tête à mesure qu'elle avançoit vers le ruisseau; et trois fois il jura tout bas qu'il n'avoit jamais vu de pieds si bien tournés, ni tant d'agrémens que dans la figure qu'ils soutenoient.

Il se détourna, faisant semblant de suivre ses chèvres. Elle remplit une cruche qu'elle avoit apportée, s'assit au bord du ruisseau, joignit les mains, et se mit à regarder tristement le courant de ses eaux.

Il se rapprocha dans le temps qu'ayant poussé quelques soupirs, elle se mit à dire; Non, jamais créature ne fut si malheureuse; hélas! poursuivit-elle, puisque je suis assurée que mes malheurs ne changeront que pour augmenter, comment puis-je me résoudre à vivre! Elle s'arrêta quelque temps après cette réflexion, mais ce ne fut que pour pleurer; et un un moment après: Heureux oiseaux, disoit-elle, qui n'avez à craindre que les éléments,

les hommes et d'autres oiseaux qui vous font une guerre continuelle, du moins jouissez-vous de la liberté malgré toutes vos alarmes, et vous n'êtes pas condamnés à la vue éternelle de ce qu'il y a de plus affreux au monde!

Elle répandit de nouvelles larmes en achevant; et, après s'être lavé le visage et les mains, elle prit sa cruche et s'en alla.

Tararc l'avoit attentivement examinée sans qu'elle eût pris garde à lui : il avoit trouvé sa personne toute charmante; et, à son air, il trouva qu'elle avoit l'esprit naturel, l'humeur douce, le cœur sincère, et cependant l'âme assez fière. C'étoit trouver bien des choses en un moment; cependant il ne s'étoit point trompé; il n'eut pas de peine à deviner qui elle étoit.

Il passa la journée dans ce bocage comme il lui plut; et, la nuit étant venue, il y laissa ses chèvres, et s'avança dans la plaine pour y faire quelque découverte.

Plus il alloit en avant, moins il savoit où il alloit; il eût erré long-temps de cette manière, si un éclat soudain de lumière ne lui eût fait découvrir une grande maison plate à deux cents pas de lui. Cette lumière étant disparue, il ne laissa pas de parvenir en tâtonnant à cette maison. Il ne douta point que ce ne fût celle de la sorcière; et, ne jugeant pas à propos de se présenter à la porte, il grimpa sur le toit le plus doucement qu'il put.

Elle n'étoit couverte que de paille; et, ayant prêté l'oreille quelque temps sans rien entendre, il écarta le plus délicatement qu'il put la paille de l'endroit où il étoit; et, par l'ouverture qu'il venoit de faire, il vit l'horrible Dentue, qui, en marmottant quelques mots barbares, jetoit des herbes et des racines dans une grande chaudière qui étoit sur le feu; elle remuoit tout cela en rond avec une dent qui lui sortoit de la bouche et qui avoit deux aunes de long. Après qu'elle eut quelque temps tourné toutes ces drogues, elle y jeta trois crapauds et trois chauve-souris, et se mit à dire :

Par mon chapeau, par ma jument,
Par ma fureur, par ma malice,
Achevons cet enchantement;
C'est pour déplumer mon amant
Qu'il faut que mon pouvoir s'unisse.

Son amant, grands dieux! s'écria Tarare; il faut que ce soit quelqu'un de ces monstres qui m'ont voulu arrêter dans le bois. Cependant la sorcière mettoit de temps en temps dans la chaudière un doigt qui avoit un ongle presque aussi long que sa dent : c'étoit pour prendre de cette belle composition qu'elle goûtoit, pour voir comment alloit le sortilége.

Au coin du feu étoit un petit monstre si laid et si bossu, qu'il faisoit encore plus peur que sa mère.

La belle que Tarare avoit vue dans le petit bois étoit à genoux devant ce monstre ; et , avec ses bras de neige et ses mains d'ivoire , elle lavoit les pieds les plus crasseux et les plus infâmes que jamais on ait lavés.

Tarare vit bien qu'elle s'en désespéroit , et n'en étoit pas moins désespéré. Dentue , s'étant aperçue que la pauvre fille pleuroit , leva sa grande dent , et la regardant de travers : Malheureuse ! dit-elle , oser-tu bien servir de si mauvaise grâce celui qui dans deux jours sera ton mari , au lieu de remercier le ciel d'être au fils de Dentue et de posséder un tel époux !

Tarare ne put s'empêcher de tressaillir à ces paroles : la sorcière leva la tête à ce bruit ; et lui , descendant au plus vite de peur d'être surpris , regagna le petit bocage du mieux qu'il put. Il y passa le reste de la nuit à songer à ce qu'il venoit de voir et à méditer son entreprise.

Le matin suivant ramena la belle fille au bord du ruisseau. Elle y revint avec tous ses charmes , toute sa douleur , et par-dessus tout cela , avec de vilains habits crasseux et du linge fort sale qu'elle se mit à laver en pleurant de tout son cœur.

Cette seconde vue au bord du même ruisseau augmenta la compassion qu'il avoit eue pour elle ; et lui fit sentir qu'il auroit bientôt besoin de la sienne. Elle étoit penchée vers le ruisseau en lavant ces vilaines hardes ; elle paroissoit d'un désespoir à s'y précipiter , s'il y eût eu de quoi la

noyer. La posture où elle étoit laissa voir à Tarare la gorge du monde la mieux formée; il en loua le ciel, sans oser pourtant se flatter qu'elle lui seroit jamais de rien.

Il crut qu'il étoit temps de se découvrir à elle; mais, avant que de lui parler, il voulut attirer son attention; et, tirant une flûte de sa poche, il se mit à jouer un air assez touchant. Il ne peignoit pas la moitié si bien qu'il jouoit de la flûte, et c'est tout dire.

Elle tourna les yeux avec surprise vers lui; sa figure et sa manière de jouer ne s'accordoient pas. Quand il s'aperçut qu'elle l'écoutoit, il fit semblant de suivre ses chèvres qui s'éloignoient. Non, dit-elle, quand il eut cessé de jouer, l'harmonie de Sonnante n'est pas si agréable. Qu'il est heureux, poursuivit-elle, ce pauvre qui passe sa vie à garder les chèvres! Hélas! tout malotru qu'il est, je voudrois de bon cœur être ce misérable. Mais que vient-il faire si près d'un lieu détestable, puisqu'il ne tient qu'à lui de mener plus loin son chétif troupeau? Que vient-il faire auprès de la demeure de Dentue?... Il vient vous en délivrer, belle Fleur d'Épine, dit-il, en s'approchant d'elle tout d'un coup.

Elle en fut si surprise, qu'elle pensa s'évanouir; mais il ne lui en donna pas le temps. Oui, dit-il, je vous délivrerai, ou j'y perdrai la vie. Hélas! dit-elle en le regardant avec attention, pauvre garçon que tu es! tu peux mourir, mais tu ne sau-

rois me sauver, puisqu'il faudroit pour cela me dégager de l'esclavage où je suis, et que cela est impossible. Tu me vois occupée du plus dégoûtant emploi du monde; cependant j'y passerois de bon cœur ma vie, si je n'avois à craindre quelque chose de plus effroyable; mais on veut que j'épouse le fils de Dentue.

Je sais tout cela, lui dit Tarare, et je vous en sauverai.

Elle regarda tout de nouveau un homme qui parloit avec tant de confiance et qui paroissoit tout savoir. Il n'avoit eu que le plaisir de la voir; et n'avoit pas encore senti celui d'en être regardé; il le préféra dans son âme à tous ceux qu'il eût jamais eus. Il ôta son emplâtre pour paroître moins défiguré; je ne sais s'il fit bien; cependant, si elle ne fut pas fort touchée de son visage, elle s'accoutumoit assez à sa manière de parler. Il lui dit que, n'étant pas ce qu'il lui paroissoit, il avoit entrepris de l'enlever, elle, le Chapeau lumineux et la jument Sonnante; qu'il avoit entrepris tout cela pour le service d'une princesse qui passoit pour la merveille du monde et dont il commençoit à ne se plus souvenir. Eh! quel moyen, disoit-il, de s'en souvenir quand on a vu la charmante Fleur d'Epine! c'est elle qui sera désormais l'objet de toutes mes entreprises.

Elle ne parut point offensée de la déclaration, ni choquée du sacrifice. Dans le peu qu'ils eurent à rester ensemble, Tarare fut confirmé dans tout

ce qu'il avoit d'abord jugé de son esprit et de ses sentiments : il la conjura de se fier à lui de tout ce qui regardoit l'exécution de son entreprise : il ne lui demanda que de consentir à ce que proposeroit un homme qui choisiroit deux ou trois cent mille morts plutôt que de l'offenser.

Il s'informa d'elle précisément où étoit l'écurie de Sonnante : il sut qu'on ne se donnoit pas la peine de la fermer, n'y ayant pas d'apparence qu'on pût voler une jument qui ne faisoit pas le moindre mouvement sans qu'on l'entendît, et dont l'harmonie devenoit bien plus éclatante dès qu'on la sortoit de l'écurie. Il n'en demanda pas davantage : elle n'osa rester plus long-temps ; et, lorsqu'ils se séparèrent, elle le regarda tout aussi long-temps qu'elle put.

Dès qu'il l'eut perdue de vue, il se recommanda sérieusement à une fortune qui ne l'avoit pas encore abandonné, à une industrie dont il avoit plus besoin que jamais, et à toute la fermeté de son courage. Il sentoit bien qu'il étoit inspiré par quelque chose au-dessus de l'adresse et du bon sens. Il s'imagina que c'étoit sa nouvelle passion ; mais c'étoit tout autre chose. Cependant, bien résolu de suivre tous ces mouvements inconnus, il commença par souffleter de méchants petits coquins qu'il vit venir avec de la glu pour prendre les pauvres petits oiseaux : il leur ôta cette glu, de peur qu'ils ne s'en servissent en son absence ; et, à l'entrée de la nuit, il s'achemina vers l'écurie de

Sonnante, portant son petit sac de sel et la glu qu'il avoit prise aux petits garçons. Bel équipage pour une entreprise comme la sienne ! belles armes pour se garantir du pouvoir redoutable d'une sorcière, à laquelle il vouloit ravir tous ses trésors !

Un bruit mélodieux le conduisit droit à la jument Sonnante; il y arriva comme elle venoit de se coucher. C'étoit la plus belle, la plus douce et la meilleure bête du monde. Il la caressa doucement de la main en la saluant : elle en fut si touchée, qu'elle lui auroit donné sa vie; car elle étoit accoutumée à ne voir que le fils de la sorcière qui lui donnoit à manger, et qui souvent la maltraitoit; outre qu'il étoit si horrible, que bien souvent elle eût mieux aimé jeûner que de le voir.

Quand il la vit dans cette disposition, il remplit toutes ses sonnettes l'une après l'autre avec du fumier, et les couvrit de cette glu qu'il avoit apportée, pour les empêcher de se déboucher. Quand cela fut fait, la gentille Sonnante se leva d'elle-même pour voir s'il n'y avoit plus rien autour d'elle qui pût faire du bruit.

Tarare réitéra ses caresses, la sella, lui mit sa bride, et, la laissant à l'écurie, s'achemina vers la demeure de Dentue. Dès qu'il y fut, il se posta sur le toit avec les mêmes précautions que le jour d'auparavant. Il ne savoit pas pourquoi ce sac de sel étoit entre ses mains, quelque part qu'il pût aller; mais il s'en aperçut bientôt. Il vit par la

même ouverture à peu près les mêmes objets, lors que la pauvre Fleur d'Épine lui parut encore plus malheureuse : car la première fois elle ne faisoit que laver les pieds de Dentillon ; mais alors le petit monstre, après lui avoir voulu faire quelques amitiés, sur le pied du prochain mariage, se mit à grogner comme un cochon de ce qu'elle avoit la hardiesse de rebuter ses familiarités.

La sorcière la força de s'asseoir au coin du feu, tandis que Dentillon, étendu auprès d'elle, mit sa tête sur ses genoux et s'endormit.

L'infortunée Fleur d'Épine n'osa témoigner l'horreur qu'elle en avoit ; mais elle ne put retenir des larmes qu'il fallut encore cacher à la sorcière.

Tarare sentoit toutes ses afflictions. Dentue, toujours attentive à ses sortilèges, en remuoit la composition avec sa grande dent jusqu'au fond de la chaudière. Elle y jetoit de temps en temps quelque nouveau poison, en répétant ce qu'elle avoit dit la nuit précédente. Tarare voulut y mettre quelque chose du sien, et par l'ouverture de la cheminée il y vuida son sac de sel. La sorcière ne s'en aperçut que lorsqu'elle voulut en goûter comme la première fois ; elle tressaillit, en goûta pour la seconde fois ; et, trouvant que le maléfice étoit gâté par un ingrédient qui n'y convenoit apparemment pas, elle fit un cri si affreux, qu'on eût dit que quinze mille chats-huants avoient crié à la fois.

Elle ôta promptement son chaudron de dessus

le feu, et donna un soufflet à l'innocente Fleur d'Epine, qui en pensa tomber à la renverse en réveillant Dentillon : celui-ci lui en donna un autre pour l'avoir éveillé.

Tarare, qui en étoit témoin, crut avoir reçu cinquante soufflets et autant de coups de poignard dans le cœur. Sa colère prit le dessus de sa prudence; il s'alloit perdre pour la venger, si Dentue, après avoir loué son fils d'un si noble ressentiment, ne lui eût ordonné d'aller chercher de l'eau du ruisseau. Va, mon mignon, disoit-elle; cette vilaine bête prendra mon chapeau pour t'éclairer; je l'y enverrois bien toute seule, si ce n'est qu'il n'a aucune vertu que quand il est sur la tête d'une fille, et qu'il ne faut pas que celle qui le porte porte autre chose : va, mon fils, prends la cruche, ne crains point les esprits; ils n'oseroient approcher quand le chapeau luit; et je te promets que tu épouseras cette gueuse, qui fait tant la difficile, dès que tu seras de retour.

Oui-dà, j'y consens, dit Tarare en descendant, pourvu que ce ne soit qu'à son retour : il ne s'avisait pas de dire cela tout haut. Dès qu'il fut à terre, il courut en toute diligence se poster entre la maison et le ruisseau. A peine y fut-il, qu'il vit tous les lieux d'alentour éclairés comme en plein midi; la charmante Fleur d'Epine fut le premier objet qui s'offrit à ses yeux; elle lui parut si brillante, malgré l'éclat de ce chapeau, qu'il sembloit que ce fût elle qui lui prêtât sa lumière. Le petit

monstre qui l'accompagnoit se trainoit à peine sous le poids d'une cruche vuide : le petit vilain ne se contentoit pas d'être bossu pour faire horreur, il étoit boiteux comme un chien, et si petit, qu'il avoit vainement essayé de prendre sa belle maitresse sous le bras : jamais il n'avoit pu atteindre qu'à la hauteur de sa poche; il s'y étoit attaché, se trainant après elle du mieux qu'il pouvoit; car Dieu sait les enjambées qu'elle faisoit pour s'en dépêtrer : son cœur battoit si fort de crainte et d'espérance, qu'elle n'en pouvoit plus lorsqu'elle vint à l'endroit où Tarare l'attendoit. Sa vue la fit tressaillir; elle rougit et pâlit un moment après. Je ne sais s'il vit ces différentes agitations, ni comme il les expliqua, s'il s'en aperçut; mais, après l'avoir rassurée, se saisissant de Dentillon, il lui enveloppa toute la tête dans son mouchoir; et, après l'avoir chargé sous son bras comme on enleveroit un barbet, il donna la main à Fleur d'Épine, et s'avança vers l'écurie à grands pas.

Il y trouva Sonnante dans le même état qu'il l'avoit laissée. Il instruisit Fleur d'Épine de son dessein en peu de mots : elle étoit si éperdue, qu'elle approuva tout sans rien entendre. J'ai une frayeur, disoit-elle; je ne crains plus pour moi seule, et c'est avoir trop à craindre : vous avez déjà tant fait, que je devois me rassurer sur ce que vous me dites; pour cela sauvons-nous en diligence, puisqu'il n'y a que cela qui nous puisse

sauver : mais que ferez-vous de ce petit monstre ? Je l'écorcherois tout vif , dit-il , pour la peur que vous avez eue de l'épouser , et pour le soufflet qu'il vous a donné , si ce n'est que sa mère ne seroit pas si affligée de cette douce mort qu'elle le sera de celle que je lui prépare.

La généreuse Fleur d'Epine , qui ne pouvoit consentir à d'autre cruauté qu'à celle des beautés sévères envers les tendres amants , se préparoit à demander grâce pour le misérable. Non , lui dit Tarare , ne soyez point alarmée ; tout le mal que nous lui ferons n'ira qu'à être bien à son aise tandis que nous serons exposés à la fatigue. Je vous prie même de lui laisser quelque faveur pour se souvenir de nous , puisqu'il perd l'espérance de vous avoir pour femme : permettez qu'il porte votre coiffure en attendant l'honneur de vous revoir.

Fleur d'Epine ne savoit ce que cela vouloit dire ; mais elle trouvoit qu'il n'étoit pas trop de saison de plaisanter dans une telle conjoncture. Pour le petit Dentillon , dès qu'il en fut coiffé , son visage parut plus détestable. Il avoit entendu la menace de l'écorcherie ; et quand il vit qu'elle n'aboutissoit qu'à porter la coiffe de sa maîtresse , il se crut sauvé.

Mais Tarare , lui ayant lié les pieds et les mains , et fourré assez de foin dans la bouche pour l'empêcher de crier , couvrit tout son corps de foin , de manière qu'on ne lui voyoit que le derrière de la tête assez proprement coiffé.

Cette cérémonie achevée, après avoir caressé Sonnante, il monta dessus, prit Fleur d'Épine devant lui, se mit en campagne, et tourna le dos au palais de la sorcière.

Quoique Sonnante fût plus vite que le vent, elle étoit plus douce qu'un bateau. Tarare, voulant profiter de sa vitesse, lui mit la bride sur le cou pendant une heure; mais, jugeant qu'il avoit fait cinquante lieues, il se crut assez loin pour laisser un peu prendre haleine à la jument.

Il avoit raison d'être content après avoir mis à fin une si terrible aventure, en délivrant ce qu'il commençoit d'aimer; il respiroit sans alarmes, et ce qu'il aimoit étoit entre ses bras sans pouvoir s'en offenser : heureuse situation pour un homme qui, ayant tenté l'entreprise pour la gloire, venoit de l'achever pour l'amour! Il n'avoit plus que la crainte de ne pas plaire à ce qu'il aimoit, et c'étoit bien assez : il étoit trop éclairé sur son mérite, pour se flatter d'aucun espoir sur l'agrément de sa figure; il ne savoit que trop que, sans le secours de son esprit et de son amour, il n'y avoit rien en lui de fort engageant. Chaque vue de Fleur d'Épine avoit redoublé sa passion, et ce n'étoit pas la diminuer que de tenir cette beauté entre ses bras, quoique le plus respectueusement du monde.

Belle Fleur d'Épine, lui disoit-il, sentant qu'elle trembloit encore, vous n'avez plus rien à craindre de Dentue, et vous n'avez sans doute rien qui vous doive inquiéter auprès d'un homme dont les

sentiments pour vous sont tels qu'ils doivent être. Je connois tout votre mérite ; car j'ose dire que personne ne s'y connoît mieux : mais je n'ose vous dire que je le sens jusqu'au fond du cœur ; il seroit pourtant bien extraordinaire que cela fût autrement. Des raisons assez particulières m'ont fait quitter mon pays ; quand j'en partis , je n'avois ni projet ni dessein arrêté ; je ne savois pas trop ce que j'allois chercher par le monde ; mais je ne connois que trop à présent que c'étoit vous : ayez agréable que je vous amuse pendant quelques-moments par ce récit.

Fleur d'Epine , ne sachant que répondre à tant de choses qu'on lui disoit à la fois , se pencha doucement contre lui , comme pour se reposer. Il aimoit bien cette façon de répondre ; et , sans en attendre d'autre , il continua de cette manière :

Je suis fils d'un petit prince , dont les Etats sont des plus petits ; mais , en récompense , les sujets y sont riches , contents et fidèles.

J'avois un frère (Dieu sait ce qu'il est devenu) : nous n'avions pas plus de six ans quand mon père nous prit tous deux en particulier , et , nous parlant comme si nous avions eu de la raison : Mes enfants , dit-il , comme vous êtes jumeaux , le droit d'aînesse ne sauroit décider de la succession entre vous. Cependant , comme mes Etats sont trop petits pour être partagés , je prétends que l'un de vous deux cède ses droits à l'autre ; et , afin que celui qui aura cédé ne s'en repente pas , j'ai deux

donc à vous accorder, dont le moindre pourra faire votre fortune ailleurs; et ces dons sont l'esprit et la beauté. Mais, comme il faut que ces avantages soient séparés, que chacun choisisse celui qu'il aime le mieux. Nous répondîmes tous deux à la fois; je demandai l'esprit, et mon frère la beauté.

Mon père, nous ayant embrassés, nous dit que chacun auroit avec le temps ce qu'il avoit choisi.

Mon frère s'appeloit Phénix, et moi Pinson; et, si nous avions eu d'autres frères, je ne doute pas qu'on ne les eût appelés, les uns Merle, les autres Sansonnet, Rossignol ou Serin, selon le nombre: car une des folies du bon petit prince étoit celle des oiseaux; l'autre, de vouloir que ses enfants l'appelassent monsieur mon père en parlant de lui; ce qu'il ne put jamais obtenir de moi: mais Phénix lui en donnoit plus qu'il n'en demandoit. Cela fut peut-être cause qu'on lui tint mieux parole qu'à moi; car, à l'âge de dix-huit ans, c'étoit ce qu'on avoit jamais vu de plus beau dans notre sexe. Mais, pour moi, quoiqu'on me flattât sur les gentilleses de mon esprit, je regardois cela comme ce qu'on dit de tous les enfants du monde, quand les pères et les mères vont fatiguant tous les gens de leurs bons mots, et je ne me sentoie qu'autant d'esprit qu'il en falloit pour connoître que je n'en avois pas assez.

Quoique nos inclinations fussent différentes, jamais il n'y eut d'union égale à celle qui étoit entre mon frère et moi. Je passois mon temps à lire tous

les livres que je pouvois attraper, bons ou mauvais. Je distinguai bientôt les uns des autres; et, me trouvant réduit à un assez petit nombre, je fus presque fâché d'une délicatesse qui retranchoit beaucoup de ma lecture. Phénix ne songeoit qu'à se parer pour éblouir par sa figure.

Enfin notre père mourut, et parut aussi content qu'on le peut être quand on meurt; de ce qu'il nous laissoit dans une union si parfaite. Dès qu'il fut en terre, nous commençâmes, pour la première fois, à être de différents avis, et à vouloir contester l'un contre l'autre: mais, dans une dispute qui fut très opiniâtre, il ne s'agissoit que de vouloir céder chacun son droit. Phénix se tuoit de me dire que, comme j'étois plus capable de gouverner, je méritois mieux de succéder; que, pour lui, fait comme il étoit, Dieu merci; en quelque endroit du monde qu'il allât, il n'avoit pas peur de manquer. Ce fut en vain que je lui donnai d'aussi bonnes raisons pour se mettre en possession de notre petite principauté: je ne le persuadai pas. Ainsi, après un long débat, nous demeurâmes d'accord que nous partirions le même jour pour chercher fortune, chacun de son côté, à la charge que celui qui seroit établi le premier tâcheroit d'en informer l'autre, afin qu'il revint se mettre en possession de notre commun héritage. Nous laissâmes des ministres fidèles pour gouverner en notre absence; et, Phénix s'étant mis en campagne avec tous les charmes du monde, je partis

avec le peu de bon sens qui m'étoit tombé en partage.

Nous primes différentes routes. La première aventure qui m'arriva dans celle que j'avois prise est assez singulière, quoique ce ne soit pas de ces événements périlleux ou éclatants qui signalent les héros. J'avois parcouru beaucoup de provinces sans rien trouver qui me donnât la moindre espérance de m'élever à quelque fortune considérable. Je ne laissois pas de m'instruire partout où je trouvois quelque chose digne de mon attention; j'appris des secrets de toutes les natures; je remarquai ce que chaque pays avoit de singulier: mais rien de tout cela ne contentoit ma curiosité.

Parvenu enfin au royaume de Circassie, qui est le pays des beautés, je m'étonnai de l'avoir presque traversé d'un bout à l'autre sans en trouver qui m'eût seulement donné de l'admiration. J'en attribuai la cause au changement de gouvernement qui étoit arrivé dans le royaume; et je crus que les troubles avoient pu disperser ces beautés que j'avois cru rencontrer à chaque bout de champ, de la manière qu'on m'en avoit parlé.

Je marchois un jour le long d'un fleuve qui bordoit une vaste plaine; au-delà de ce fleuve s'élevoit un bâtiment qui me parut assez superbe. La curiosité de le voir me prit; je la suivis, et en y arrivant, je vis les dehors d'un château qui me parut la demeure de quelque souverain. Le dedans m'en parut assez sombre, et les habitants tristes:

cependant j'y vis plus de beautés que dans le reste de la Circassie; mais jamais il n'y en eut de plus sauvages. Celles qui me voyoient de loin me fuyoient; et celles qui ne pouvoient m'éviter, au lieu de répondre aux honnêtetés que je leur disois en les abordant, ne tournoient pas seulement la tête de mon côté. Voilà, dis-je en moi-même, des figures auxquelles il ne manque que la parole, tant elles représentent naturellement de très belles femmes. Je traversai je ne sais combien de galeries sans rencontrer dans ce vaste château que des objets aussi ennuyants qu'ils paroissoient ennuyés, lorsque j'entendis de grands éclats de rire dans un appartement séparé de ces galeries. Je fus bien aise que tout ne fût pas abîmé dans la tristesse que ce lieu commençoit à m'inspirer. J'entrai dans cet appartement; et, dans la chambre où ces éclats de rire continuoient encore, je vis quatre pies, assises autour d'une table, qui jouoient aux cartes: elles ne furent point effarouchées de ma présence; au contraire, après m'avoir fait quelques civilités, elles continuèrent un jeu où je ne comprenois rien, moi qui sais tous les jeux du monde. Il y avoit une corneille de fort bonne mine assise auprès d'elles, qui faisoit des nœuds en les voyant jouer.

J'avoue que je fus assez surpris d'un spectacle si nouveau; je ne pouvois comprendre ce que c'étoit que cet enchantement. Elles méloient, conpoient et donnoient, comme si elles n'avoient fait

autre chose de leur vie. Au fort de mon attention, une de ces pies, après avoir long-temps filé une de ses cartes, les jeta toutes sur la table avec transport, et se mit à crier Tarare de toute sa force.

Les autres y répondirent; la corneille même, qui n'étoit pas du jeu, cria Tarare! et, après cela, ce furent de nouveaux éclats de rire, mais si perçants, que je n'y pus tenir.

Je sortis de l'appartement des pies du sombre château, et trois jours après du royaume. Ce fut environ dans ce temps-là que le bruit de cette beauté de Luisante commençoit à se répandre partout: j'en appris des choses si merveilleuses que je ne les pus croire; et, quelque danger qu'on me dit qu'il y avoit à la regarder, je résolus de m'éclaircir par moi-même si ce qu'on en disoit étoit véritable.

L'heureux royaume de Cachemire m'avoit dès long-temps inspiré la curiosité de le voir par les récits qu'on m'en avoit faits. L'envie de quitter mon nom me vint tout à coup: je ne sais si ce fut par l'usage introduit parmi les aventuriers qui se déguisent toujours, ou si le nom de Pinson ne me paroissoit pas assez noble pour un homme qui avoit envie de faire parler de lui chez la première beauté du monde: mais enfin je changeai mon nom; et, l'aventure des pies m'étant restée dans la tête, je pris Tarare pour mon nom. Tarare? dit Fleur d'Épine; Justement, poursuivit-il; et ce qu'il y a de singulier à ce nom, c'est qu'il

semble qu'on ne puisse l'entendre que l'envie de le répéter, comme vous venez de faire, ne prenne tout aussitôt.

A l'entrée du royaume de Cachemire, par la route que j'avois prise, la savante Serène a établi sa demeure enchantée. Le désir de connoître une personne que des connoissances surnaturelles, acquises par une longue étude, rendoient la plus illustre des mortelles, m'engageoit autant au voyage de Cachemire que tout ce qu'on m'avoit dit de Luisante. Mais la difficulté d'y parvenir pensa me rebuter : de mille et mille gens qui avoient eu le même dessein que moi, un très petit nombre avoit réussi. On savoit à peu près le lieu de sa résidence ; mais c'étoit en vain qu'on le cherchoit. Il étoit impossible de le trouver, si la fortune, ou plutôt un aveu favorable de la magicienne, ne vous y guidoit. Je fus assez heureux pour être admis à sa présence ; et apparemment je n'en fus digne que par l'extrême passion que j'avois de rendre mes hommages à ce génie supérieur à tous les autres.

Je ne veux point vous ennuyer par la description particulière d'un séjour dont les beautés se peuvent à peine imaginer. Tout ce que je vous dirai, c'est que cet endroit de Cachemire est à l'égard du reste ce que le délicieux royaume de Cachemire est à l'égard du reste de la terre. Le peu de temps qu'il me fut permis de rester auprès d'elle me valut assurément beaucoup plus que le

don d'esprit que mon père croyoit m'avoir laissé en partage : je crus m'apercevoir que mon admiration et mes respects m'avoient attiré sa protection ; elle me la fit espérer en la quittant , et je partis avec la résolution de m'en rendre aussi digne qu'il me seroit possible.

Je ne voulus pas me faire voir en arrivant où étoit la cour.

Je connus bientôt ce que c'étoit que le génie du bon calife. Je fus informé du caractère de son premier ministre. Comme il n'avoit pas la capacité qu'ont d'ordinaire ou que doivent avoir ceux qui gouvernent sous leur maître , il n'avoit pas aussi leur présomption , et moins encore leur rudesse ; c'étoit le ministre le plus affablè qui fut jamais. Il avoit une femme qui n'étoit pas si simple , mais qui étoit encore plus accueillante. Je me mis à son service en qualité d'écuyer , et je m'aperçus bientôt que je ne déplaisois pas à madame la sénéchale. Quelle sorte de beauté étoit-ce ? dit Fleur d'Épine en l'interrompant. De celles qui la font comme il leur plaît , répondit-il. Et , continuant son discours : Comme le sénéchal , son époux , étoit tout des plus grossiers , je n'eus pas de peine à passer pour fort habile dans son esprit ; cela fit qu'on se servit de moi pour chercher un remède aux maux que faisoient chaque jour les yeux de la princesse.

Tarare alors lui conta de quelle manière il étoit venu à bout de la peindre. Vous l'avez donc souvent regardées ? dit Fleur d'Épine. Oui , dit-il ,

tout autant que j'ai voulu et sans aucun danger, comme je viens de vous dire. L'avez-vous trouvée si merveilleusement belle qu'on vous avoit dit ? poursuivit-elle. Plus belle mille fois, répondit-il. On n'a que faire de vous demander, ajouta-t-elle, si vous en êtes d'abord devenu passionnément amoureux ; mais dites m'en la vérité.

Tarare ne lui cacha rien de ce qui s'étoit passé entre lui et la princesse, pas même l'assurance qu'elle lui avoit donnée de l'épouser, en cas qu'il réussît dans son entreprise.

Fleur d'Épine ne l'eut pas plus tôt appris, que, repoussant les mains dont il la tenoit embrassée, elle se redressa, au lieu d'être penchée contre lui comme auparavant. Tarare crut entendre ce que cela vouloit dire ; et, continuant son discours sans faire semblant de rien : Je ne sais, dit-il, quelle heureuse influence avoit disposé le premier penchant de la princesse en ma faveur, mais je sentis bien que je n'en étois pas digne par les agréments de ma personne, et que je le méritois encore moins par les sentiments de mon cœur ; car je ne me suis que trop aperçu depuis que l'amour que je croyois avoir pour elle n'étoit tout au plus que de l'admiration. Chaque instant qui m'en éloignoit effaçoit insensiblement son idée de mon souvenir ; et, dès le premier moment que je vous ai vue, je ne m'en suis plus souvenu du tout.

Il se tut ; et la belle Fleur d'Épine, au lieu de parler, se laissa doucement aller vers lui comme

auparavant, et appuya ses mains sur celles qu'il remit autour d'elle pour la soutenir.

Ils en étoient là ; le jour commençoit à paroître ; et, Tarare ayant pris le Chapeau lumineux pour en soulager Fleur d'Épine, qui ne l'avoit point quitté durant l'obscurité, ils ne furent plus éclairés que du foible éclat de l'aurore naissante : sa fraîcheur ranimoit les fleurs ; et les larmes précieuses qu'elle répandoit, arrosant l'herbe des prairies, abattoient la poussière sur les grands chemins.

Mais dans le temps que la belle avant-courrière du jour ouvroit les portes de l'orient aux chevaux du soleil, la jument Sonnante se mit à hennir. Fleur d'Épine en tressaillit, et tremblante depuis les pieds jusqu'à la tête : Ah ! dit-elle, nous sommes perdus, la sorcière nous suit. Tarare regarda derrière lui, et vit la terrible Dentue, montée sur une licorne couleur de feu, qui menoit en laisse deux tigres dont le plus petit étoit bien plus haut que Sonnante.

Tarare tâcha de rassurer Fleur d'Épine en lui disant que la jument alloit si vite, qu'ils auroient bientôt perdu de vue la sorcière et son équipage ; et là-dessus il voulut pousser à toute bride ; mais Sonnante demeura tout court. Ce fut en vain qu'il lui appuya les talons, et qu'il l'incita de toutes les manières ; elle étoit immobile.

Fleur d'Épine s'évanouissoit entre ses bras, voyant la sorcière à cinquante pas d'eux : Tarare

avoit beau lui protester que , tant qu'il auroit une goutte de sang dans les veines , elle ne tomberoit ni entre ses mains , ni entre les griffes de ses tigres , tout cela n'avoit garde de la remettre.

Dentue approchoit toujours ; et Tarare , ne sachant plus à quel saint se vouer , s'avisa d'essayer les voies de la douceur ; et , caressant la jument : Quoi , ma bonne Sonnante ! lui dit-il , voudrois-tu livrer ta belle maîtresse à cette vilaine sorcière qui la poursuit ? N'as-tu donc commencé de si bonne grâce que pour nous trahir à la fin ? Mais il avoit beau la piquer d'honneur par ces paroles , elle ne s'en ébranla pas ; et la sorcière n'étoit plus qu'à vingt pas de lui quand Sonnante remua trois fois l'oreille gauche : il y mit vite le doigt ; et , y ayant trouvé une petite pierre , il la jeta par-dessus son épaule gauche : dans un instant s'éleva de terre une muraille entre la sorcière et lui. Cette muraille n'avoit que soixante pieds de haut ; mais elle étoit si longue , qu'on n'en voyoit ni le commencement ni la fin.

Fleur d'Epine respira. Tarare remercia le ciel , et Sonnante partit comme un éclair.

Ils avoient déjà perdu de vue la nouvelle muraille , et Tarare , croyant Fleur d'Epine en sûreté , lui alloit dire quelque chose de tendre , et peut-être de joli , lorsque Sonnante s'arrêta tout court au milieu de sa course. Tarare tourna la tête , et vit l'éternelle Dentue qui les poursuivoit tout de nouveau. Quoi ! s'écria-t-il , n'y a-t-il

donc aucune muraille qui soit à l'épreuve de sa licorne, de ses tigres, de sa longue dent et de son épouvantable griffe? Pendant ces réflexions, toutes les frayeurs de Fleur d'Épine la reprirent. La jument, plus rétive encore que la première fois, sembloit clouée à la terre. Tarare, ne perdant pas courage, se mit à haranguer Sonnante d'une manière plus touchante qu'il n'avoit fait auparavant. Hélas ! lui disoit-il, vertueuse Sonnante, je vois bien que la sorcière a jeté sur vous quelque sort, et que, lorsqu'elle vous peut voir, vous ne sauriez plus remuer. Si cela n'étoit, ayant le cœur aussi bien fait que vous l'avez, je gage que vous aimeriez mieux mourir que de ne pas sauver votre jeune maîtresse, la belle Fleur d'Épine : mais, comme je vois par votre tristesse que vous n'avez plus de secours à nous offrir, je vous demande une grâce, qui est de sauver la charmante Fleur d'Épine. Dès que j'aurai mis pied à terre, je m'en vais au-devant de la sorcière et des tigres ; peut-être que la fortune secondera mon courage. Fuyez de toute votre force avec ma chère Fleur d'Épine, tandis que Dentue tiendra les yeux sur moi. Adieu, bonne Sonnante ; sauvez Fleur d'Épine, ne l'abandonnez pas, je vous conjure ; et, si vous ne me revoyez plus, faites-la quelquefois souvenir de l'homme du monde qui l'aimoit le plus tendrement. Il alloit mettre pied à terre en achevant ; mais Fleur d'Épine lui serra les mains pour le retenir.

Pour la bonne Sonnante, elle fut si attendrie, qu'elle se mit à pleurer comme une folle : elle sanglottoit à fendre les rochers les plus durs, et des larmes plus grosses que le pouce couloient de ses beaux yeux jusqu'à terre. Pendant qu'elle menoit un deuil inutile, la sorcière approchoit. Ce fut alors qu'elle remua six fois l'oreille droite.

Tarare n'y trouva qu'une goutte d'eau qui pendoit au bout de son doigt; il la jeta par-dessus son épaule droite : cette goutte d'eau ne fut pas plus tôt à terre, que ce fut un fleuve, qui devint bientôt si large, qu'on l'eût pris pour un bras de mer : ses eaux étoient plus rapides que celles d'un torrent, et s'étendirent du côté que Dentue les avoit poursuivis; mais ce fut avec tant d'impétuosité, qu'elle, sa licorne et ses tigres, pensèrent s'y noyer.

Ce fut un plaisir pour Fleur d'Epine et Tarare de voir comme l'eau la poursuivait à mesure qu'elle pressait sa licorne pour la fuir.

Dès qu'on ne la vit plus, Sonnante fit un saut d'allégresse qui pensa faire tomber Fleur d'Epine. Cela donna occasion à Tarare de la serrer encore plus étroitement, comme pour la soutenir; car, quoiqu'il ne se fût pas attendu à ce transport soudain de la jument, comme il étoit bon homme de cheval, il n'en fut que médiocrement ébranlé.

Les voilà donc une seconde fois délivrés des horreurs de la maudite Dentue. Tarare espéroit que ce seroit la dernière alarme qu'elle leur don-

neroit. La bonne Sonnante sembloit prendre part à la tranquillité qui succédoit à toutes les inquiétudes qu'ils venoient d'avoir ; et elle couroit d'une légèreté inconcevable. Tarare , voyant qu'elle alloit toujours , s'avisa de l'arrêter au bout de quelque temps , pour l'informer de son dessein , ne sachant pas si la route qu'elle tenoit les conduiroit où ils vouloient aller. C'est pourquoi lui ayant remis la bride sur le cou : Sonnante , lui dit-il , je sais bien qu'on ne se peut égarer avec vous : nous voulons aller au pays de Cachemire ; il est tout environné de montagnes et de précipices d'un côté , et c'est celui qui est auprès de la demeure de Serène ; menez-nous-y par ce côté.

Et pourquoi au pays de Cachemire ? lui dit Fleur d'Épine. N'est-ce pas celui de Luisante ? C'est le royaume de son père , dit-il , et c'est à son père que j'ai promis de porter les dépouilles de la sorcière , telles que les demande Serène ?

Eh quoi ! lui-dit-elle un peu troublée , ne m'avez-vous pas dit que , quoique vous eussiez entrepris ce dangereux exploit pour Luisante , vous n'aviez songé qu'au plaisir de me délivrer en l'achevant ? Que j'étois folle , poursuivit-elle , de me flatter un moment qu'on pût oublier la plus belle personne du monde pour songer à une créature comme Fleur d'Épine ! Pourquoi me le disiez-vous , puisque vous ne le pensiez pas ? Ah , Tarare ! dit-elle en laissant tomber quelques larmes , je vois bien que votre seul empressement est

de paroître devant les beaux yeux qui vous charment encore, chargé des dépouilles que vous lui avez promises, et lui menant Fleur d'Épine en triomphe. Si vous ne m'aviez point trompée, vous ne l'iriez pas chercher : après avoir trouvé ce que vous sembliez craindre si fort de perdre, qui vous empêcheroit de me conduire en votre pays ? Pourquoi me faites-vous éprouver qu'il y a des maux plus grands que ceux dont vous m'avez délivrée ! Si vous ne m'aviez point flattée, mon cœur, toujours tranquille, ne me feroit point envisager comme le plus grand des malheurs celui d'être sacrifiée à Luisante ; elle ne vous aimera que trop sans ce nouveau témoignage de votre tendresse.

Tararé se désespéroit de son affliction ; mais il étoit charmé de ses alarmes ; et, voyant qu'elle ne cessoit de pleurer : Non, charmante Fleur d'Épine, lui dit-il avec transport, je ne vous ai point trompée en vous disant que je ne m'exposois que pour vous, et que vous me verriez plutôt mourir à vos yeux que de songer à vous sacrifier à Luisante. Votre première vue l'a chassée de mon cœur ; chaque moment vous y établit de plus en plus ; vos paroles, qui marquent si bien la délicatesse et la sincérité de vos sentiments, ont pénétré jusqu'au fond de mon âme : je voulois mourir pour vous sauver, jugez si c'est pour une autre que je veux vivre. Ayez donc l'esprit en repos sur mon dessein ; souffrez que je tienne ma parole, puisque je serois indigne de vous, si j'y manquois. Sachez.

que nous ne saurions être en sûreté que sur les terres de Cachemire; et comptez que, s'il en est question, ce sera Luisante que je sacrifierai à l'aimable Fleur d'Épine au péril de mille vies.

Ce qu'on aime persuade, et l'on croit facilement ce qu'on souhaite. Tarare avoit ouvert son cœur avec un empressement trop sincère et trop naturel pour laisser aucune inquiétude à Fleur d'Épine sur ses intentions; et, dès qu'il la vit rassurée, il rendit la bride à Sonnante, qui tourna tout d'un coup sur la droite, et se mit à galoper comme ce qu'il y a de plus léger et de plus vite sur la terre. Ils arrivèrent en moins d'une demi-heure au pied d'une montagne qui paroissoit inaccessible, si quelque chose pouvoit l'être à la légèreté de Sonnante.

Tarare connut que c'étoit une de ces montagnes dont l'enceinte couvre les limites du bienheureux Cachemire. Sonnante y grimpa comme si elle eût marché en rase campagne, et ne fatigua pas plus ceux qu'elle portoit qu'elle n'avoit fait dans la plaine. Dès qu'ils furent au sommet, l'air leur parut embaumé de tous les parfums d'Arabie; et, de quelque côté que leur vue s'étendît, un pays continuel sembloit s'offrir à leurs yeux avec tous les agréments d'une variété délicieuse. Fleur d'Épine fut bien aise de s'y arrêter un moment; et, tandis qu'elle se perdoit dans la contemplation de tant de merveilles, le démon de la jalousie, qui se fourre partout, vint troubler son attention.

Quoi ! dit-elle , Luisante est héritière de tout ce que je vois ! Luisante , plus précieuse encore que tous ces trésors , et plus brillante que toutes les beautés que la nature étale ici , les doit porter à celui qu'elle choisira pour époux ! et il pourroit y avoir quelqu'un qui refusât sa main pour Fleur d'Epine ! Ah , Tarare ! s'il est vrai que votre constance , ou plutôt votre aveuglement pour moi soit à l'épreuve de ce que je crains , rassurez-moi , s'il est possible , avant que nous descendions dans ces lieux enchantés ; ou laissez-moi chercher au travers des précipices d'où nous venons une destinée plus supportable que celle de vous voir à Luisante.

Un autre se seroit peut-être impatienté d'une inquiétude qui ne devoit pas sitôt la reprendre après ce qu'il venoit de lui dire ; mais Fleur d'Epine étoit encore plus charmante qu'elle n'étoit tendre et délicate , et Tarare l'aimoit passionnément. Il étoit si éloigné de s'en rebuter , que ces mouvements d'inquiétude auroient été la joie de son cœur , s'ils n'avoient un peu trop coûté au repos de ce qu'il aimoit ; et , pour tâcher de l'en guérir : Belle Fleur d'Epine , dit-il , je ne sais que deux moyens de vous donner l'assurance de ma sincérité que vous souhaitez : l'un est de recevoir ici votre main en présence du ciel et de la terre , et d'unir dès ce moment mon cœur au vôtre pour jamais. Je prends à témoin les puissances invisibles qui nous écoutent , que je me croirois plus

heureux de passer ma vie avec vous au milieu des lieux affreux par où nous sommes montés que de régner avec Luisante dans ces climats fortunés où nous allions descendre. Je vous offre donc mon cœur et ma foi sans aller plus loin, et vais vous conduire au petit Etat où mon frère est peut-être de retour; mais je vous ai déjà dit que partout, hors du royaume de Cachemire, nous serions exposés à la fureur et à la poursuite de la cruelle Dentue; mais, quand nous pourrions l'éviter, nous ne pourrions nous sauver du juste ressentiment de Serène, à qui j'ai promis de remettre sa fille avec le chapeau et la jument.

Fleur d'Épine témoigna sa surprise par un petit tressaillement. Oui, belle Fleur d'Épine, dit-il, vous êtes fille de la magicienne Serène, que sa vertu autant que son art rendent plus respectable que si elle tenoit le rang le plus élevé. Ce seroit chez elle que je serois d'avis que nous allassions, afin que, mettant à ses pieds les trésors qu'elle a demandés, et que j'ai heureusement enlevés à la sorcière, je fusse en droit de lui demander le plus précieux de tous pour récompense de ce que j'ai fait pour lui obéir.

Fleur d'Épine, un peu confuse de la jalousie qu'elle avoit témoignée, ne balançoit point sur cette dernière proposition. Ils descendirent donc dans ces plaines fertiles et riantes qui leur offroient de nouveaux charmes à mesure qu'ils en approchoient. Pour moi, j'avoue que je n'en suis point fâchée :

car je croyois qu'ils ne quitteroient jamais le sommet de cette montagne, où leurs sentiments, aussi bien que leurs incertitudes, m'ont un peu ennuyée, comme ils auront fait votre majesté sérénissime.

Nos amants se trouvèrent au bas de la montagne dans le temps que le soleil étoit encore dans toute son ardeur.

Quoique l'allure de Sonnante fût si aisée, qu'on n'en pouvoit être fatigué, les alarmes et les frayeurs que Fleur d'Épine avoit eues pendant une nuit où elle n'avoit pas fermé l'œil l'avoient fort abattue. Tarare, qui n'avoit plus d'attention que pour elle, s'en aperçut, et mit pied à terre au bord d'un ruisseau que deux rangs d'orangers ombrageoient de chaque côté. Fleur d'Épine n'y fut pas plus tôt assise, qu'elle s'endormit, quoi qu'elle eût pu faire pour s'en empêcher.

Tarare ôta la bride à Sonnante pour lui laisser prendre quelque rafraîchissement : mais, comme il ne vouloit pas qu'elle s'éloignât trop, et qu'il lui vouloit pourtant laisser la liberté de paître où bon lui sembleroit, il déboucha toutes ses sonnettes pour l'entendre en quelque endroit qu'elle pût aller. Dès qu'elle sentit que ses sonnettes n'étoient plus bouchées, au lieu de s'amuser à paître, elle faisoit des mouvements si gracieux et si mesurés, que rien n'égaloit l'harmonie qu'elle faisoit entendre autour d'elle.

Tarare, après l'avoir écoutée quelque temps, se mit à considérer sa charmante Fleur d'Épine.

C'étoit la taille la plus parfaite qu'on verra jamais ; son visage , dans le doux sommeil qui fermoit ses paupières , brilloit de tous les agréments que la fraîcheur , la jeunesse et les grâces y pouvoient répandre. Le passionné Tarare ne se lassoit point de la considérer , et se laissoit entraîner aux plus tendres imaginations du monde , examinant tant de beautés en détail : mais il demeura dans un fidèle respect , quelque envie que cette contemplation pût inspirer d'en sortir.

Les amants de ces temps-là ne savoient ce que c'étoit que de surprendre ou de voler des faveurs , quand on s'en fioit à leur bonne foi. Il se contenta donc de repaître ses yeux des merveilles qu'il voyoit , et de promener son imagination sur celles qu'il ne voyoit pas.

Sonnante cependant , qui s'éloignoit insensiblement , faisoit aller ses sonnettes harmonieuses d'une manière si ravissante , qu'il choisit quelques-uns des airs nouveaux qu'elles composoient , et y fit des couplets tendres et galants à la louange de Fleur d'Épine endormie. Non , disoit-il dans ces vers , s'il ne tenoit qu'à moi de former une beauté selon ma fantaisie , je ne pourrois rien imaginer de plus aimable ni de plus engageant que ce que je vois ; et , pour toucher mon cœur , il n'y auroit qu'à copier Fleur d'Épine.

Avec de telles imaginations , le seigneur Tarare n'avoit garde de s'endormir. Il loua le ciel du profond repos dont jouissoit sa divinité : mais il crut

qu'après avoir bien dormi, elle pourroit avoir besoin de manger. De quelque côté qu'on tournât les yeux dans ce beau pays, on ne voyoit que trop de quoi fournir le plus beau dessert du monde : chaque arbre et chaque buisson en offroient de reste ; mais il n'y avoit pas moyen de commencer par le fruit quand on avoit bien faim. Il laissa ses tablettes et les vers qu'il y venoit d'écrire auprès de Fleur d'Épine, et s'en alla trouver Sonnante, dont la musique continuoit toujours, quoiqu'il ne la vit plus. Il ne savoit pas trop bien ce qu'il y alloit faire ; mais il se mit en tête qu'une créature qui leur avoit été d'un si grand secours ne pouvoit manquer de ressources pour tous leurs besoins. Il la trouva, comme on peint Orphée, environnée de toutes sortes de bêtes et d'oiseaux que la douceur de son harmonie avoit rassemblés autour d'elle. Il en coûta la vie à une gélinotte, deux perdrix rouges et un faisan, qui se trouvèrent un peu trop attentifs. Il se mit à les accommoder pour le souper de Fleur d'Épine ; car, quoique Pinson fût prince, Tarare étoit cuisinier quand il vouloit, et tout des meilleurs : il ne faut pas demander s'il fit de son mieux dans cette occasion.

A son retour, Fleur d'Épine s'éveilla ; et à son réveil elle fut servie. Elle ne parut pas insensible à ses soins, et son empressement dans cette rencontre ne lui fut pas indifférent. Il lui conta comment le hasard lui avoit fourni de quoi lui faire ce

petit repas. Elle eut pitié des pauvres oiseaux que l'amour de la musique avoit trahis ; mais elle ne laissoit pas d'en manger en les plaignant. Elle voulut savoir ce qu'il avoit fait tout le temps qu'elle avoit dormi. Ses tablettes étoient encore auprès d'elle ; il ne fit que les ouvrir. Elle les prit ; et , quoiqu'elle rougit , elle relut deux ou trois fois ce qu'elle y trouva. Elle lui dit qu'elle n'osoit louer , autant qu'ils le méritoient , des vers qui la louoient beaucoup trop : lui de protester qu'ils ne la louoient pas assez , et de prendre ses charmes à témoin qu'il en sentoit mille fois plus qu'il ne pourroit exprimer ni en prose , ni en vers.

Tarare , dit la modeste Fleur d'Épine , si je voulois me chagriner par de justes réflexions , je vous dirois que votre sincérité m'est un peu suspecte. Je me connois , et je sais que je n'ai qu'autant d'agréments qu'il en faut pour n'être pas absolument laide. Mais , puisqu'une prévention si favorable pour moi vous aveugle , je n'ai garde de vous ouvrir les yeux sur mille défauts que j'ai , et que je voudrois ne pas avoir pour être digne de ce que vous dites , et de ce que vous m'assurez que vous pensez.

Il se dit plusieurs choses fort tendres de part et d'autre sur cette contestation , dont se passera fort bien le lecteur , qui d'ordinaire saute autant de ces conversations qu'il en trouve pour arriver promptement à la fin du conte.

La nuit arriva bientôt après leur repas. Fleur d'Épine, qui n'avoit fait que dormir toute l'après-dînée, auroit bien voulu se remettre en chemin.

L'innocence de ses sentiments, le respect de celui qui l'accompagnoit, et la coutume, sembloient suffire pour lui mettre l'esprit en repos. Cependant, comme elle étoit délicate sur la bienséance, elle crut qu'il y en auroit plus à voyager tête à tête qu'à rester ensemble toute la nuit. Mais elle étoit embarrassée pour Tarare, qui vraisemblablement avoit besoin de repos. Il connut sa pensée, entra dans ses sentiments; et, l'ayant fort assurée qu'il n'étoit pas assez lâche pour dormir auprès d'elle, ils se remirent en chemin, dans l'espérance d'arriver chez l'illustre Serène à la pointe du jour.

L'harmonie de Sonnante surprit et charma tout ce qui se trouva sur leur passage. Dans les bois qu'ils traversoient, les oiseaux, trompés par l'éclat du chapeau, croyoient saluer le jour naissant lorsqu'ils répondoient au son agréable des sonnettes d'or. Les coqs des villages croyoient de même chanter pour l'aube du jour, et réveilloient les pauvres laboureurs qui venoient de s'endormir pour retourner vite à leur travail. Mais Fleur d'Épine n'avoit qu'à ôter le chapeau de dessus sa tête, la nuit revenoit, et les bonnes gens se rendormoient.

Le véritable jour vint enfin, et Tarare promettoit à sa belle maîtresse qu'elle salueroit bientôt

son illustre mère : mais il ne put tenir sa promesse. Comme il avoit été déjà deux fois chez la magicienne, il crut qu'il y parviendrait facilement la troisième : mais ce fut en vain qu'il s'obstina deux jours entiers à la chercher. Il savoit bien qu'il avoit cent fois passé tout auprès ; il ne pouvoit comprendre pourquoi Serène lui devenoit plus inaccessible cette fois que les autres, puisqu'il lui ramenoit une fille qu'elle devoit aimer tendrement, et qu'il étoit chargé du reste des trésors qu'elle avoit demandés. Il eut peur que Fleur d'Épine ne le soupçonnât de l'avoir trompée sur cet article : mais les dernières preuves qu'il lui avoit données de la sincérité de sa tendresse l'avoient entièrement guérie de toutes ses jalousies : elle n'avoit plus que l'inquiétude d'être dans la disgrâce d'une mère qu'elle n'avoit jamais vue et qui sembloit refuser de la voir.

Ils ne se rebutèrent pas ; et le troisième jour ils alloient recommencer leur recherche partout aux environs, sans s'aviser, comme Tarare avoit fait auparavant, de dire à Sonnante de les mener chez la magicienne ; car elle étoit douée du pouvoir d'arriver partout où l'on lui disoit d'aller, sans qu'aucun enchantement pût l'en empêcher. Tarare ne savoit pourtant pas cela ; mais, s'il avoit été inspiré quand il lui dit de le mener à Cachemire, il ne le fut pas tandis qu'il cherchoit inutilement la demeure de Serène.

Ce fut pendant ce temps-là que certain politique

de campagne, qui se mêloit d'entretenir des correspondances à la cour, y manda l'arrivée de Tarare : sur quoi, le calife lui ayant dépêché courrier sur courrier, avec ordre de se rendre incessamment à la cour, il fallut obéir malgré quelque légère alarme qui reprit à Fleur d'Epine et des pressentiments secrets qui menaçoient son cœur de quelque malheur. Elle fit ce qu'elle put pour les supprimer devant Tarare ; et ce ne fut pas un médiocre effort que de paroître tranquille en approchant d'une ville où Luisante n'attendoit que Tarare pour en recevoir le remède à tant de maux, et peut-être pour lui en offrir la récompense.

Ils arrivèrent enfin, et furent reçus comme en triomphe : tout retentissoit d'acclamations ; et ces acclamations élevoient la gloire de Tarare jusqu'aux cieux. On ne doute point qu'un homme qui venoit d'achever si glorieusement une entreprise commencée pour le bien public et pour le service de la princesse n'apportât le remède à tous leurs maux : et il en étoit temps. Le bon calife, depuis son départ, s'étant amusé trop long-temps un jour auprès de sa fille, avoit laissé tomber ses lunettes ; et les beaux yeux qui tenoient de lui le jour lui en avoient ôté la lumière. Le sénéchal, de tous les ministres le plus loyal, en étoit mort d'affliction ; sa femme s'en étoit consolée par sa nouvelle faveur auprès de la princesse : elle étoit si grande, qu'elle ne tuoit plus personne de ses regards que par son conseil.

Voilà bien du changement à la cour ; mais ce n'étoit pas tout. Il étoit arrivé , par malheur , une certaine More depuis peu , qui gouvernoit la sénéchale par les charmes insinuans de son esprit , comme la sénéchale gouvernoit la princesse par les charmes d'un perroquet qui garantissoit ceux qui le tenoient du danger de ses yeux.

Le conseil fut assemblé sur l'arrivée de Tarare ; et le calife , qui n'avoit jamais vu bien clair dans ses affaires , étoit moins en état de s'en mêler que jamais. Il voulut embrasser celui qu'il ne pouvoit voir. Les uns proposèrent de lui élever des statues ; d'autres opinèrent pour le grand et le petit triomphe. Le calife consentoit à tout pour honorer tant de mérite ; mais Tarare s'en défendant avec modestie : Ah , sire ! s'écria-t-il , quels soins vous occupent , aussi-bien que votre sage conseil ! Dans une conjoncture comme celle-ci , ce que j'ai fait pour vous et pour l'Etat ne demande point de pareilles récompenses : est-il temps d'en parler avant que ce service ait produit son effet ? Je n'ose vous dire qu'il y a eu quelque peu d'imprudences dans l'empressement dont vos courriers m'ont fait venir ici : j'allois remettre entre les mains de Serène ce que je n'ai enlevé que pour elle. Je vous aurois apporté le remède tant désiré , au lieu qu'il faudra que j'y retourne et qu'on attende mon retour.

Le calife lui en demanda bien humblement pardon , et en attribua la faute à son conseil. Son conseil la rejeta sur les ordres de la princesse , qui

gouvernoit depuis l'aveuglement de son père, et que la sénéchale gouvernoit absolument.

Il fut résolu que Tarare partiroit dès le lendemain avec les trésors de la sorcière.

Le calife voulut absolument que Fleur d'Epine fût logée cette nuit chez la sénéchale, comme dans le lieu le plus honorable après son palais : Car, dit-il à Tarare, vous voyez, par mon exemple, qu'il ne fait pas bon auprès de Luisante. Tarare l'y conduisit; et la femme more étoit si empressée à la servir, et le faisoit avec tant d'adresse, qu'elle en fut charmée. Tarare ne voulut pas seulement aller au palais, de peur de renouveler ses alarmes. Il fallut pourtant quitter Fleur d'Epine, et mettre ordre à son départ pour le jour suivant. Son impatience lui fit bientôt dépêcher tout cela.

A son retour, il trouva Fleur d'Epine occupée à considérer le portrait de Luisante, qu'il devoit porter avec lui le lendemain.

Il s'aperçut que son admiration pour cette beauté merveilleuse étoit mêlée de quelque trouble; il lui dit ce qu'il falloit pour la rassurer; et elle compta pour beaucoup l'assurance qu'il lui donna de partir sans voir l'original de ce portrait.

La femme more eut bientôt démêlé les sentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre. Elle n'en cacha point sa pensée à la sénéchale, qu'elle fut chercher, et qui lui avoit fait confidence de sa bonne volonté pour Tarare.

Mais, avant qu'elle pût parler, la sénéchale s'é

toit hâtée de lui apprendre que son cœur venoit d'être un peu déchiré d'un côté par la tendresse, et de l'autre par la gloire : que, quoi qu'elle eût éprouvé plus d'une fois que l'amour rend toutes les conditions égales, cependant, dans un poste où son élévation attiroit les yeux de tout le monde, elle avoit eu de la peine à se déterminer; mais, qu'après y avoir bien songé, elle trouvoit qu'une sénéchale pouvoit sans honte épouser son écuyer, principalement quand il revenoit couvert de gloire.

Ce fut après cette harangue que sa confidente lui dit qu'elle trouveroit un peu de mécompte dans l'honneur qu'elle lui vouloit faire : elle lui apprit ensuite tout le détail de ses soupçons au sujet de cette jeune personne.

Voilà d'abord la jalousie qui s'empare de la veuve : elle étoit de toutes les veuves la plus violente dans ses passions; et, de toutes les Mores, sa confidente étoit la plus noire. C'étoit en leurs mains qu'on avoit mis la pauvre Fleur d'Épine : il y parut bientôt.

Tarare, qui la vint prendre le lendemain pour l'emmener, fut tout étonné du changement dont il la vit : elle sentoit des maux effroyables qu'elle s'efforçoit en vain de lui cacher; elle connut, par les transports de sa douleur, qu'il en sentoit toute la violence. Adieu son voyage, adieu le bien de l'Etat : il ne songea plus qu'à secourir Fleur d'Épine; et, voyant par le redoublement de ses maux,

que tous ses soins étoient inutiles , il ne songea qu'à mourir avec elle.

La sénéchale , dans le désespoir de son amant et les tourments de sa rivale , goûtoit à longs traits le plaisir de sa vengeance.

Le conseil du calife fut terriblement alarmé de ce que Tarare ne vouloit plus partir. La More enfin , qui avoit fait le mal , s'avisa de le faire cesser, afin que Tarare partît. Les douleurs de Fleur d'Epine la quittèrent tout à coup comme elles l'avoient prise ; mais il lui en resta tant de foiblesse et d'abattement , qu'elle conjura Tarare de céder aux importunités de toute la cour et de partir sans elle. Ce ne fut qu'à regret qu'il obéit ; mais ce fut de tout son cœur qu'il lui recommanda de ne point voir Luisante avant son retour : il l'assura qu'il seroit très prompt , et partit après des adieux fort tendres de part et d'autre.

Mais ce fut en vain que Fleur d'Epine se flatta de se remettre après son départ. Elle tomba , malgré qu'elle en eût , dans une langueur dont elle se sentoit miner à vue d'œil. Elle n'avoit pas douté que , ses douleurs l'ayant quittée , son embonpoint ne revînt ; mais , au lieu de cette fraîcheur dont elle souhaitoit ardemment le retour avant celui de son amant , une défaillance presque insensible la changeoit de jour en jour.

Enfin les plus belles couleurs du monde furent converties en une triste pâleur , à laquelle on vit succéder un jaune mêlé de vert qui la rendoit mé-

connoissable à ses propres yeux : une maigreur universelle effaçant la plus belle gorge du monde, la taille la plus parfaite qui fut jamais fut changée en squelette.

Pendant que la pauvre Fleur d'Épine se voyoit dans un état si déplorable, la sénéchale en triomphoit. Sa confidente lui avoit fait concevoir que le plaisir de la voir méprisée pour sa figure seroit plus doux que de la voir pleurée au retour de son amant ; et c'étoit ce supplice, qu'ils jugèrent plus grand pour elle, qui lui avoit sauvé la vie.

Cependant au palais on ne voyoit plus la princesse ; car on ne la pouvoit regarder sans être muni de son perroquet : mais elle en étoit devenue si folle, qu'elle ne vouloit plus que personne le tint. On disoit des merveilles de la beauté de cet oiseau, peu de chose de son esprit, car il ne parloit guère ; et, quand cela lui arrivoit, il répondoit tout de travers : mais il avoit de la grâce dans l'action et de la politesse dans les manières.

L'impatience de Tarare raccourcit son voyage ; il revint, qu'on ne le croyoit pas encore à moitié chemin ; et il rapportoit le remède aux maux que causoient les plus beaux yeux du monde.

Le peuple le suivit en foule jusqu'à l'appartement de Luisante ; mais personne ne le suivit lorsqu'il y entra.

Il portoit une fiole grande comme les plus grands verres ; elle étoit faite d'un seul diamant,

et contenoit une liqueur si brillante, que les yeux éblouissans de la princesse en furent eux-mêmes si éblouis, qu'elle les ferma.

Tarare prit ce temps pour lui en mouiller les tempes et les paupières. Dès que cela fut fait, elle les ouvrit; et, Tarare ayant fait ouvrir toutes les portes, le peuple fut témoin du miracle, et le célébra par mille acclamations. On voyoit ses yeux aussi brillans que jamais; mais on les voyoit avec si peu de danger, qu'un enfant d'un an l'auroit lorgnée tout un jour sans en sentir que du plaisir.

Tarare baisa le bas de sa robe pour lui en faire le premier compliment, et se retira sous prétexte d'en porter la nouvelle au calife: mais il suivoit les mouvemens de son cœur qui l'entraînoit vers sa charmante Fleur d'Épine.

La nouvelle de son retour et du miracle qu'il avoit produit se répandant bientôt partout, il fallut céder à la nécessité de voir le calife avant sa maîtresse.

Le bon prince pensa devenir fou de joie quand il sut que les yeux de sa fille n'étoient plus méchans, quoiqu'ils fussent aussi beaux que jamais: mais, quand Tarare, après lui avoir mouillé les yeux, lui eut rendu la vue, il ne parut pas si aise de revoir la clarté du jour qu'il parut reconnoissant envers celui qui la lui rendoit. Il se mit à genoux devant lui, voulut lui baiser les pieds; et, après quelques autres transports qui venoient moins à sa majesté qu'à sa reconnoissance, il vou-

loit sur-le-champ le ramener à sa fille , afin qu'elle le choisit pour époux , et que le mariage se fit dès ce jour , protestant devant son conseil qu'il ne seroit jamais content qu'il ne vit son palais tout plein de petits Tarares.

Oh ! pour les petits Tarares , dit le sultan , je m'y rends ; j'avois eu toutes les peines du monde à résister à l'autre ; mais je n'y peux plus tenir. Vous avez vaincu , Dinarzade : je vous dois la vie de votre sœur , je vous la donne , et je lui donne toute ma tendresse qu'elle mérite par ses attraits et son érudition , mais dont elle est encore plus digne par la beauté des récits dont elle m'endort depuis si long - temps. Allez , Dinarzade , allez chercher le visir votre père ; qu'il m'apporte au plus vite mon sceptre et le sceau de l'empire , afin de confirmer par les solennités requises la promesse que je viens de vous en faire.

Dinarzade ne se le fit pas dire deux fois ; elle revint avec le grand visir , qui pleuroit à chaudes larmes en scellant la grâce de sa fille. Cela fait , il fit trois profondes révérences au pied du lit impérial , dont il leva respectueusement la couverture : la sultane se jeta du lit à terre ; et , s'étant prosternée devant son seigneur , elle lui baisa le petit doigt du pied gauche , qu'il lui tendit le plus tendrement du monde ; et , s'étant relevée , il lui mit trois fois son sceptre royal sur le bout du nez , selon l'usage du pays , en signe de grâce.

Ces cérémonies achevées , le visir et la sage

Dinarzade , après avoir recouché l'impératrice , tirèrent les rideaux , et , s'imaginant que leur présence étoit désormais inutile , ouvrirent la porte pour s'en aller , lorsque le sultan , les ayant rappelés : Je ne me repens point , dit-il de la grâce que je fais à la sultane ; mais , comme je prétends que la justice soit inséparable de la clémence dans toutes mes actions , demain , dès la pointe du jour , je ferai pendre le traître qui révèle mes conseils. Dinarzade n'a pu savoir ce qui s'y est passé au sujet de Tarare que par son père ou par son amant : ainsi mon visir et le prince de Trébizonde tireront au sort , et le coupable ou le malheureux sera justement sacrifié selon les ordonnances de cet Etat.

Le visir , qui connoissoit le naturel inhumain de son maître , devint plus pâle qu'un mort à cet arrêt ; et , s'étant mis à deux genoux , il prenoit le ciel , la terre , le grand-prophète et son Alcoran à témoin de son innocens. Mais la courageuse Dinarzade , loin de s'alarmer de ces menaces : Vous êtes bien plus prompt , seigneur , à prendre des résolutions de cruauté que vous ne l'êtes à donner des marques de tendresse. Je devrois être intéressée plus qu'une autre à ce que vous venez de dire , s'il est vrai que le prince de Trébizonde ou le visir mon père soient coupables : cependant je les abandonne tous deux à votre colère en cas que je ne vous fasse pas convenir , avant la fin de mon récit , que c'est vous-même qui m'avez révé-

ce beau secret de votre conseil ; et que , si c'est un crime capital d'en avoir parlé , votre redoutable majesté mérite mieux d'être pendue que votre visir ou le prince que vous appelez mon amant. Le visir s'évanouissoit de frayeur à ce discours téméraire de sa fille ; mais l'équitable sultan , revenant comme d'un profond songe , joignit d'abord les mains , ôta son bonnet de nuit , et demanda pardon à Mahomet ; et , ayant frotté trois fois le nez à Dinarzade de son sceptre royal , trois fois au visir , et trois fois à lui-même , il promit d'en faire le lendemain autant au beau Trébizonde : et , les cérémonies de cette amnistie générale achevées , il conjura la prudente Dinarzade de ne jamais révéler ce qui s'étoit passé entre elle et lui au sujet de Tarare ; et , comme il n'étoit encore que minuit et trois quarts , il lui ordonna d'en achever l'histoire , ce qu'elle fit de cette manière ;

Le conseil du calife fut sur le point de répéter les petits Tarares comme il avoit fait le grand ; mais il se souvint qu'il l'avoit défendu dans un article de son précédent traité.

Tandis que le calife court chez sa fille , Tarare ne peut se dispenser de guérir tous ceux qu'elle avoit blessés. Le nombre en étoit grand ; mais , comme l'effet du remède étoit prompt , il les eut bientôt expédiés. Tout retentissoit d'acclamations et de cris d'allégresse ; et , dans une joie si universelle , il n'y avoit que la seule Fleur d'Épine de malheureuse.

reux, et favorablement écoutés des deux plus charmantes personnes du monde. Il est vrai que c'étoient des beautés différentes : celle de Luisante surprenoit davantage ; mais celle de Fleur d'Épine étoit plus touchante : l'une éblouissoit, et l'autre s'insinuoit jusqu'au fond du cœur, à mesure que l'on examinoit mille charmes qui n'ont point de nom, et qu'on sent bien mieux qu'on ne peut exprimer.

Le beau Phénix, après avoir renouvelé ses caresses à un frère qu'il aimoit tendrement, étoit sur le point de satisfaire au désir qu'il avoit d'apprendre ses aventures depuis leur séparation, quand le calife les rejoignit avec l'illustre Serène.

Tarare les ayant suppliés de trouver bon que ce récit se fit en leur présence, Phénix le commença de cette manière :

HISTOIRE DE PHÉNIX.

EN nous séparant, le prince Pinson et moi, pour chercher les aventures..... Et qui est, s'il vous plaît, le prince Pinson ? dit le calife. Moi, sire, dit Tarare ; et ce fut sans savoir pourquoi que j'ai quitté ce nom pour prendre celui que je porte, et que je suis résolu de porter toute ma vie, puisque, sous ce nom, je me suis fait connoître à la belle Fleur d'Épine.

Tarare leur apprit alors ce qu'ils ne savoient pas de ses aventures, jusqu'à cette séparation dont son frère venoit de parler ; et Phénix reprenant

la parole : Nous étions convenus , dit-il , comme il vient de vous dire , que celui qui n'auroit pas réussi dans le projet de s'établir reviendrait se mettre en possession de nos États , en cas que l'autre eût fait fortune ailleurs. Pour moi , j'y renonçai dès ce moment ; et , fier des avantages que je croyois avoir , je ne songeai qu'à promener ma figure par le monde pour la faire admirer. Mais les cœurs qui se rendirent d'abord n'ayant pas de quoi m'engager , ni du côté des charmes , ni de celui de la fortune , je crus que je trouverois mieux mon compte en Circassie , pays de tout temps fameux pour les beautés :

Une reine le gouvernoit depuis la mort du roi , son époux , qui lui avoit laissé quatre filles , dont l'aînée devoit régner quand elle en auroit atteint l'âge.

Ce fut sur cela que je formai le projet de mon établissement : mais la fortune , qui me réservoir un bien infiniment plus précieux , en disposa tout autrement ; car , avant que d'y arriver , j'appris le désastre de la famille royale par une révolution toute surprenante.

Un certain petit prince , s'étant prévalu de quelques prétentions mal fondées pour émouvoir un peuple inquiet et changeant , après avoir corrompu la fidélité des grands du royaume , avoit trouvé moyen de s'emparer de la souveraineté si soudainement , que la reine avoit à peine eu le temps de se sauver avec ses filles.

Je traversois ce royaume à la hâte, ne voulant point faire de séjour chez une nation si perfide, lorsqu'on m'arrêta par ordre du tyran, à qui tous les étrangers étoient suspects, comme il arrive d'ordinaire dans une usurpation mal affermie.

Lorsque je fus en sa présence, je ne lui cachai ni mon nom, ni ma qualité; j'en reçus un accueil auquel je ne m'attendois pas. Je ne sais ce qui prévint en ma faveur un prince qui ne devoit pas faire profession de générosité ni de courtoisie: mais enfin, après m'avoir retenu plus long-temps que je n'eusse voulu dans une cour où l'on me rendoit les mêmes honneurs qu'à lui, il fit ce qu'il put pour m'arrêter par celui de son alliance, en m'offrant sa fille unique, princesse qui paroissoit avoir autant de penchant pour le mariage que sa figure en donnoit d'éloignement. Sa personne étoit toute contrefaite, et ses petits yeux m'avoient annoncé sa bonne volonté long-temps avant la proposition de son père: mais j'eus en horreur l'alliance d'un usurpateur; et, sans me vanter, ce fut avec assez de hauteur que je rejetai son offre et que j'envoyai promener sa petite bossue.

Je sortois de la Circassie, lorsque le hasard me conduisit dans un vieux château, superbe à la vérité, mais que je crus d'abord inhabité; car je fus long-temps sans y rencontrer personne. Ceux qui demeuroient dans ce sombre séjour se renfermoient chacun dans son particulier, et sembloient s'éviter avec soin lorsqu'ils en sortoient. Je fus sur-

pris d'une coutume si sauvage ; car il me parut qu'il n'auroit tenu qu'à eux de désennuyer en s'humanisant les uns avec les autres.

Je cherchois à qui parler pour m'en rendre raison , lorsque j'entrai dans un appartement assez propre. Il n'y avoit pas une âme ; cependant j'y vis une table , des cartes , des jetons et des chaises rangées autour.

Un moment après arrivèrent quatre pies , chacune suivie d'un sansonnet qui lui portoit la queue ; une corneille assez sérieuse les accompagnoit.

Les pies , après m'avoir salué fort civilement , se mirent à jouer , et la corneille à travailler.

Fleur d'Epine et Tarare , qui n'avoient cessé de se regarder pendant ce récit , se poussèrent à l'endroit des pies. Luisante , qui n'avoit pas ôté les yeux de dessus le beau Phénix depuis qu'il avoit commencé son récit , parut douter s'il parloit sérieusement. Serène sourit d'une aventure qui ne lui étoit pas inconnue ; mais le calife se tenoit les côtés de rire. Oh ! pour celui-là , disoit-il , mon gendre , vous êtes un peu voyageur : pour des pies à qui on porte la queue et qui font la révérence , passe ; mais des pies qui jouent aux cartes , on n'en a guère vu.

Phénix , après avoir protesté de la vérité de son récit : Je fus long-temps , poursuivit-il , à regarder un jeu où apparemment il n'y a jamais eu que des pies qui aient joué : pour moi , je les aurois regar-

dées jusqu'à ce moment sans y rien comprendre. Enfin je vis tout à coup une petite pie assez éveillée, qui, après avoir dit un certain mot, dont je ne me souviens plus, sauta sur la table. Je ne sais comment j'ai pu oublier ce mot, car les autres pies s'égosillèrent à force de le répéter : la sérieuse corneille le prononça gravement, et jusqu'aux petits sansonnets qui mouchoient les bougies, tout se mêloit de le répéter en concert. J'en fus tellement étourdi, que je les quittai brusquement, ne sachant pas trop bien si je rêvois, ou si tout ce que je venois de voir étoit réel.

Au sortir de ce royaume, j'entendis parler de Cachemire. J'appris que dans le plus beau séjour de l'univers étoit la plus belle princesse du monde. Je ne songeai plus qu'à m'y rendre en diligence. On eut beau m'étaler tous les dangers où l'on s'exposoit auprès de ses yeux : Quel danger, disois-je, que celui d'en être épris, et de mourir en les adorant, si on ne peut trouver grâce devant eux ? car je traitois de fable le poison mortel de ces regards éblouissants dont on me faisoit une description si merveilleuse, et dont on contoit tant d'événements tragiques. Ce n'est point à Phénix, disois-je (flatté d'une vanité ridicule), ce n'est point à Phénix que l'éclat excessif de la beauté doit être fatal. Allons la chercher au travers de tous les périls chimériques qui l'entourent ; et, si les charmes ont un poison si redoutable, qu'elle en partage au moins la fatalité en voyant Phénix. Je ne vous fais

ici, belle Luisante, l'aveu d'une vanité si ridicule que pour m'en punir par la honte que j'en ai.

L'intérêt secret qui m'entraînoit vers vous me fit négliger les précautions que demandoient tous les périls dont on me menaça si je faisois choix d'une mauvaise route. Je me moquai de tout ce qu'on me dit de celle où la sorcière Dentue avoit établi la scène de ses enchantements; et, comme c'étoit la plus courte, je m'y embarquai témérairement, et m'en repentis bientôt.

Je ne vous parlerai point des avis qu'on me donnoit à mesure que j'avançois dans ce chemin. Je traversai des campagnes désertes, des rochers affreux; et, après mille incommodités, je m'enfournai dans un bois où mille monstres s'offrirent à mon passage pour me boucher le chemin.

Je voulus faire le brave contre des griffons qui voltigeoient au-dessus de ma tête, tandis que des hydres et des léopards m'environnoient de tous côtés. Je mis l'épée à la main; je crus avoir blessé quelques-uns de mes ennemis: mais, après un long combat où mes forces s'épuisèrent, et où je m'aperçus qu'on aimoit mieux me prendre prisonnier que me tuer, je me sentis enlever sans savoir comment, et on me descendit au milieu d'un assez beau jardin où la sorcière cueilloit quelques herbes.

De ces herbes elle avoit dessein de composer quelque horrible sortilège; car il y falloit mêler le sang tout chaud d'un homme nouvellement

égorgé. C'est ce que j'ai su depuis pendant ma métamorphose ; et c'est pour cela que ces griffons me mirent tout en vie à ses pieds. Sa figure me parut horrible ; mais la mienne trouva grâce dans le cœur le plus impitoyable qui fut jamais : je m'en aperçus , et je sus bientôt à quel prix je pouvois me racheter. Elle me dit que , si je voulois l'épouser , elle me rendroit maître d'un trésor inestimable , outre ceux de sa personne , sinon que je ne serois pas en vie quand les premiers rayons du soleil éclaireroient la terre : et , pour me donner le temps de rêver à ce choix , elle me quitta sans attendre de réponse.

Je n'avois pas trop d'envie de mourir : cependant ce parti me parut plus honnête et moins difficile à prendre que l'autre.

Si je refuse sa détestable main , disois-je , je vais faire ici une illustre fin ; et , si je l'accepte , ce sera un glorieux établissement que je me serai fait , après être venu de si loin le chercher ! Je me serai flatté du vain espoir de plaire à la divine Luisante , elle , dont aucun mortel n'a pu soutenir les regards ; j'aurai aspiré même à la gloire d'être à elle pour me voir à la fin réduit au choix d'être le mari d'une sorcière effroyable , ou de mourir obscurément dans une retraite affreuse , où personne ne pourra seulement s'imaginer que je sois venu.

Ces réflexions étoient désagréables , de quelque manière qu'on les pût tourner ; cependant l'en-

droit où je les faisois me parut enchanté. J'y vis les plus beaux fruits du monde, et surtout des figues qui me parurent délicieuses. C'étoit le fruit qui étoit alors le plus à mon goût; j'en choisiss une parmi les plus belles: je ne l'eus pas plus tôt cueillie, que j'oubliai mon inquiétude; et, dès que je l'eus mangée, je m'endormis.

A mon réveil je me trouvai changé en oiseau; la sorcière, dont les cris m'avoient éveillé, étoit auprès de moi qui se désespéroit d'une métamorphose qui ne convenoit pas à ses desseins.

Elle soupçonna Fleur d'Epine d'y avoir contribué, sans s'imaginer pourtant de quelle manière; et elle jura qu'elle l'en puniroit. J'entendois toutes ses plaintes et toutes ses menaces; mais la vérité est que cette aventure me paroissoit si surprenante, que je me flattois que c'étoit un songe; et j'attendois avec impatience qu'un favorable réveil me délivrât de ces horreurs. Je l'attendis en vain.

La sorcière me prit sur le poing, me fit toutes les caresses qu'on peut faire à un oiseau, et me dit qu'il falloit avoir patience; que dans huit ou dix jours elle auroit achevé certaine composition qui me rendroit ma première forme; mais que je me gardasse bien de manger du sel, si par hasard j'en voyois. Elle me laissa dans ce beau jardin après ce discours, et après y avoir cueilli beaucoup d'herbes qui m'étoient inconnues.

Jugez du désordre et de la consternation où cette aventure m'avoit mis; je voulus déplorer

mon malheur : mais, au lieu de m'écrier : Infortuné Phénix ! je me mis à dire : Perroquet mignon ; et, pour toutes les plaintes et les exclamations que j'avois au bout de la langue, je dis toutes les impertinences qu'on apprend aux perroquets, et que les perroquets les plus importuns disent tout de suite : j'en fus si confus, que je résolus de ne plus rien dire.

Comme il m'étoit permis de voltiger par tout le jardin, je voyois souvent, du haut de quelque arbre, la maison de la sorcière : mais toutes les fois que je voulus voler de ce côté-là, mes ailes refusèrent de me soutenir ; et je jugeai qu'il étoit inutile de tenter ce voyage à pied.

A l'égard de tous les autres lieux aux environs, il m'étoit permis d'y voler. Ce fut dans une de ces promenades que je vis un jour une femme qui sortoit d'une méchante cabane couverte de paille : elle avoit un petit sac sous son bras ; elle s'assit au bord d'un petit ruisseau, y lava quelques poissons qu'elle avoit dans un panier, et se mit à les saler. Je me souvins de la défense qu'on m'avoit faite : je m'imaginai qu'on ne m'avoit défendu le sel que de peur que sa vertu ne me rendit ma première forme.

Je me mis à terre auprès de cette femme : ma beauté la charma ; et, comme je lui parus fort apprivoisé, quand elle eut couru quelque temps après moi, je m'élevai soudainement en l'air ; et, ayant enlevé le sac de cette pauvre femme, je fus

le cacher dans un buisson détourné. Je regagnai promptement le jardin de la sorcière après cet exploit, n'osant rester plus long-temps dehors pour l'épreuve que je méditois : mais le lendemain le soleil n'étoit pas encore levé, que j'étois en campagne.

Ce fut ce jour que je vis mon cher frère ; ma surprise, à cette rencontre, fut égale à ma joie. Je mourois d'envie qu'il me prît : mais, au lieu de cela, il s'amusa à me considérer. Je me hâtai d'essayer l'effet du sel que j'avois caché : mais il eut peur qu'il ne me fit mal. Je voulus l'avertir du danger où il étoit si près de la sorcière, et je fis un éclat de rire au lieu de parler. Ce fut alors que, dans l'admiration de ma figure et de mon plumage, il prononça par hasard mon nom en voulant me flatter. Je voulus lui dire : Oui, mon cher frère, je suis Phénix : mais, au lieu de cela, je ne pus prononcer que Tarare ; et je me sentis contraint de m'envoler, quoique j'en fusse au désespoir.

Deux jours après, au milieu des inquiétudes où j'étois pour la destinée de Pinson, j'entendis du jardin les hurlements effroyables de la sorcière.

C'étoit vous, pour qui je craignois tant, mon cher frère, qui causiez son désespoir. Vous veniez d'enlever ses trésors et de désarmer sa fureur ; car la force de ses enchantements consistoit dans sa jument et le chapeau dont vous étiez en possession. Ce fut alors qu'il me fut permis de voler vers

sa demeure; je ne pus y parvenir que dans le temps qu'elle revenoit de vous poursuivre. Je fus témoin de sa rage et de ses regrets, dans un vieux chêne auprès de l'écurie, où je m'étois caché. Au moins, s'écria-t-elle, ai-je le plaisir d'être à moitié vengée de la trahison de l'infâme Fleur d'Épine; le voleur qui l'a séduite pour me trahir; après l'avoir abusée, la laisse au lieu de Sonnante presque étouffée sous ce même foin où elle s'est abandonnée. Achevons-en la vengeance.

A ces mots, elle entra dans l'écurie, où elle avoit été trompée par la coiffure de Fleur d'Épine que le misérable Dentillon portoit, sans pouvoir avertir sa mère que c'étoit lui. Dentue, sans y regarder de plus près, mit le feu au foin, et ferma la porte de l'écurie en sortant; tant elle avoit peur que la misérable victime n'échappât!

Elle courut ensuite chez elle pour revoir les seules consolations qui lui restoient dans son malheur. Mais elle n'avoit garde de les y trouver; car j'étois dans le chêne où je me tenois clos et couvert, tandis que j'entendois les hurlements de son fils unique, à qui les flammes avoient rendu l'usage de la voix, en brûlant le foin dont on lui avoit rempli la bouche.

Cependant la sorcière, qui n'avoit rien trouvé chez elle, se doutant de quelque nouveau malheur, revint à l'écurie, qu'elle trouva tout en feu: elle ne laissa pas d'en ouvrir la porte, et vit au travers des flammes et de la fumée ses chères es-

pérances qui finissoient leurs jours par le même genre de mort que le ciel avoit réservé pour la mère.

Le vilain crapaud fut grillé qu'il n'y manquoit rien.

Le cri qu'elle en poussa fut si terrible, que j'en frémissis d'horreur, et le chêne où j'étois en fut ébranlé : il fut si violent, que cette longue dent qui lui sortoit de la bouche sauta plus de cinquante pas loin d'elle, brisée en mille morceaux. Une autre n'auroit pas regretté cette perte ; mais, pour elle, sa furie en augmenta. C'en est fait, s'écria-t-elle, tous mes charmes m'abandonnent : recourons à l'artifice. Ce fut en achevant ces mots qu'elle courut à sa demeure, et que je sortis de mon trou pour me sauver pendant son absence. Je volai tant que je pus : à l'entrée de la nuit, je rencontrai le buisson où j'avois caché mon sac de sel ; je commençai d'espérer que la sorcière ne me trouveroit pas. Grâce au ciel, disois-je, me voilà délivré de la cruelle nécessité de choisir entre la mort et cette ragoûtante épouse : mais aussi me voilà perroquet pour le reste de mes jours.

Je ne vous dirai point tout ce que j'eus à souffrir avant que de parvenir au climat heureux qui devoit finir mes misères : je pensai mourir de faim dans des lieux déserts où je ne trouvois point de fruits : d'ailleurs, comme je n'étois point accoutumé à voler, je ne faisais que de très petites traites. Tous ceux qui me voyoient couroient

après moi pour me prendre : je n'avois de retraite que le haut des arbres , où je n'étois pas trop en sûreté contre de maudits petits garçons qui m'attaquoient à coups de pierres , ou qui grimpoient après moi.

Je me remis enfin de toutes mes fatigues dès que je fus dans ce séjour enchanté. L'inférieure Dentue m'avoit suivi sans que je m'en fusse aperçu : je n'avois garde de la reconnoître sous la figure qu'elle avoit prise. Elle arriva bientôt après moi sur les confins de Cachemire ; elle me côtoyoit partout sans faire semblant de rien. J'étois assez accoutumé à me voir admirer de tous ceux qui me voyoient ; ainsi je ne fus point surpris de son attention ; je savois me mettre hors d'atteinte quand on m'approchoit de trop près.

Comme j'étois assez embarrassé de ce que je deviendrois , quoique je fusse dans un pays où cent millions de perroquets eussent pu vivre en rois , j'étois de temps en temps fort rêveur. Elle s'en aperçut ; et me regardant avec affection au haut de l'arbre où j'étois : Quel dommage , dit-elle , qu'un si beau perroquet soit égaré ! Sans doute il est à quelque roi ou à quelque beauté qui se désespère à l'heure qu'il est de l'avoir perdu. Que sais-je s'il n'est pas à la plus belle des belles ? mais , s'il avoit été à Luisante , jamais il n'auroit préféré sa liberté au plaisir de la voir. S'il n'étoit pas trop sauvage , continua-t-elle , voyant que je descendois de branche en branche pour l'écouter , s'il

n'étoit pas trop sauvage, il se laisseroit prendre, et je ferois à la belle Luisante le plus beau présent que puisse fournir le royaume de son père en lui donnant le plus bel oiseau du monde. Qu'il seroit heureux, continua la flatteuse sorcière, de faire les délices de ce qu'il y a de plus beau dans l'univers! et, parmi les mortels, qui ne changeroit de condition avec un perroquet qui seroit chaque jour à portée de voir des trésors que des belles ne cachent point à des oiseaux?

Qu'elle savoit bien à qui elle parloit, l'insinuante Dentue! J'en étois si transporté, qu'elle n'eut qu'à me tendre le poing en achevant de parler: j'y sautai le plus légèrement que je pus.

Il ne s'en fallut rien que cet empressement ne me fût aussi funeste qu'il étoit grand. Je vis ses regards changer dans le moment qu'elle m'eut en sa puissance; ses yeux parurent étinceler; elle serrera les pattes d'une main, et me porta deux fois l'autre au cou pour me le tordre. Je ne comprenois rien à ce transport; mais je n'ai pas eu de peine à l'entendre quand la baguette de Serène nous a fait voir l'horrible Dentue cachée sous cette figure.

Elle résista donc, heureusement pour moi, aux premiers mouvements que la vengeance ou la fureur lui avoit inspirés. Il convenoit à ses desseins de m'épargner; cependant elle mit bon ordre que je ne pusse échapper jusqu'à notre arrivée dans cette cour.

Ce jour fut le commencement de mon bonheur : mes yeux de perroquet soutinrent l'éclat fatal de ceux de l'adorable Luisante ; et, par un charme qui m'étoit inconnu, des gens qui n'auroient osé la voir à cinquante pas n'avoient qu'à me prendre pour la regarder tout à leur aise. Je ne veux point ici parler des transports de joie que je sentois aux innocentes caresses qu'elle me faisoit. Mille occasions dont je tairai les circonstances me tinrent ce que la sorcière m'avoit promis. Ce fut sous ma figure de perroquet que je fus trop payé auprès de Luisante des horreurs que la tendresse de la sorcière m'avoit inspirées. Enfin j'ai commencé sous cette figure à plaire aux plus beaux yeux du monde : trop heureux si celle que j'ai reprise lui pouvoit être aussi agréable !

Le beau Phénix cessa de parler ; et, quoique Luisante eût rougi plus d'une fois sur la fin de son discours, ses beaux yeux ne laissèrent pas de l'assurer qu'il ne perdoit rien à n'être plus perroquet.

Le calife trouva les aventures de son gendre assez divertissantes : il lui sut bon gré de n'avoir point voulu de la princesse bossue qu'on lui avoit offerte en Circassie. Mais, seigneur Phénix, lui dit-il, mettez la main à la conscience ; si par bonheur on ne vous eût changé en perroquet, n'eussiez-vous pas plutôt épousé la sorcière, sa mère, sa grand'mère, et toutes les Dentues du monde, que de vous laisser égorger comme un sot ? Pour